



41
32
BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI
BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

LE CONTRAT ROMPU

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX MÊLÉ DE CHANTS

PAR M. TAILLADE

MISE EN SCÈNE DE M. BERTHOLLET. — MUSIQUE DE M. HIPPOLYTE BORSAT. — DÉCORS DE M. WAGNER.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le samedi 24 avril 1853.

POUR LES REPRÉSENTATIONS DE M. TAILLADE.

DISTRIBUTION :

JEAN-MARIE (1 ^{er} rôle, 24 ans).....	MM. TAILLADE,	UN TOURLOUROU.....	MM.
JACQUES DURAND, son père, fermier (père noble, 50 ans).....	MARSIGNY.	MARTHE DURAND, mère de Jacques (mère noble, 70 ans).....	M ^{mes} THIBAUT.
GEORGES DELAROCHE, jeune médecin (jeune 1 ^{er} rôle, 25 ans).....	PERRIER.	GENEVÈVE RENAUD (1 ^{er} rôle 20 ans).....	M. FONTAINE.
SIMON PIERKA (1 ^{er} comique marqué, 50 ans)..	PÉMARQUE.	DENISE GAUTIER (jeune première, 18 ans)...	FONBONNE.
GRÉGOIRE, garçon de ferme (1 ^{er} comique jeune)	COLLEUILLE	CATHERINE, soubrette.....	BLANCHE.
JÉRÔME GAUTIER, père de Denise.....	FOLLOT.	MADAME DE FRÉVILLE.....	ROUSCELLE.
DE FRÉVILLE.....	BOYER.	ROSE, femme de chambre.....	LUCIE.
UN INCONNU.....	SAMSON.	UNE MARCHANDE DE PLAISIRS.....	La petite ROSINE
BAPTISTE.....	DUBOIS.	MARIE, fille de Jean (5 ans).....	
UN NOTAIRE.....		DEUX OUVRIÈRES.....	

PROMENEURS. — PAYSANS. — PAYSANNES.

La scène se passe, au 1^{er}, 2^e et 6^e tableaux, aux environs de Vendresse, près de Mézières. Aux 3^e, 4^e et 5^e tableaux, à Paris, vers 1790.

Premier Tableau. — LE CONTRAT ROMPU.
Deuxième Tableau. — L'ABANDON.

Troisième Tableau. — UN JOUR DE MISÈRE.
Quatrième Tableau. — LES DIAMANTS.

Cinquième Tableau. — PAUVRE GENEVIÈVE.
Sixième Tableau. — LE PARDON.

ACTE PREMIER.

Premier tableau.

LE CONTRAT ROMPU.

Le théâtre représente un intérieur de ferme. — Porte au fond; à droite, fenêtre; à gauche, un

escalier conduisant à la chambre de Jean-Marie. — A droite, une grande cheminée, à côté un miroir. — A droite également, mais au premier plan, la chambre de Marthe. — A gauche, un haut bahut; — à droite, un grand fauteuil; — au fond, près de la porte, un coucou, petite table ronde près de la cheminée, chaises communes, une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, montée sur une chaise, prend

dans un carton placé au dessus du bahut, un fichu garni. — Le coucou sonne six heures du matin.

CATHERINE. Comment déjà six heures! et je ne suis pas plus avancée; ah Dieu! que l'temps file vite des jours comme celui-là! — Voyons, que j'me dépêche à mettre mon fichu, pendant que le lait va bouillir; car il faut faire tout à la fois, sans ça, on n'y arriverait pas...

GRÉGOIRE, qui est entré, et qui regarde Catherine, au moment où elle met son fichu. Dieu de Dieu, est-elle gentille!

CATHERINE, sans voir Grégoire. Voyons, que j'mette ça le mieux possible.

GRÉGOIRE, qui s'est avancé, embrasse Catherine sur le cou et lui enlève son fichu. Ah! ma foi, tant pire!

CATHERINE. Ah! c'est-il bête de faire des peurs!

GRÉGOIRE. Ah! ah! ah! voyez-vous la coquette, qui vient s'habiller ici parce qu'il y a un grand miroir.

CATHERINE. De quoi te mêles-tu, toi?.... est-ce que ça te regarde? Tiens, tu ferais bien mieux de voir un peu au lait, qui va s'en aller tout à l'heure. (Lui montrant le fichu qu'il tient à la main.) Donne-moi donc ça.

GRÉGOIRE. Un fichu d'dame... et un bonnet avec des tra la la; on n' dirait pas qu' c'est not' jeune maître qui va s' marier aujourd'hui, ma parole; on dirait qu' c'est elle.

CATHERINE. Si je me mariais, ça ne serait pas avec toi, toujours.

GRÉGOIRE. Eh! ben, avec qui donc?...

CATHERINE. Mais donne-moi donc mon fichu. (Elle lui prend le fichu.) Ah! tiens! le v'la tout chiffonné à présent.

GRÉGOIRE. Ah! non, rien... un tout p'tit peu... c'est ben fait, pourquoi qu'vous m'dites des choses comme ça... qui... que...

CATHERINE. Imbécile! donne moi donc une épingle, sur la pelotte.

GRÉGOIRE, va prendre l'épingle sur la table à gauche et la lui donne. Dis donc, Catherine, là, tout d'bon, est-ce que c'est pour de vrai, s'que t'as dit?

CATHERINE. Que j' te voudrais pas pour mari?

GRÉGOIRE. Oui...!

CATHERINE. Est-ce qu' j'ai l'habitude de mentir?

GRÉGOIRE, furieux. Eh ben! qui donc alors?

CATHERINE. Personne.

GRÉGOIRE. J'aime mieux ça...

CATHERINE, qui a achevé de s'habiller. Voyons, comment me trouves-tu?...

GRÉGOIRE. Eh! pardine, j'te trouve bien.

CATHERINE. Tu as l'air d'en être fâché?

GRÉGOIRE. Oui, qu'j'en suis fâché.

CATHERINE. Eh! ben j'te r'mercie d'ta galantise.

GRÉGOIRE. Tiens, j'voudrais qu' tu sois laide... oh! mais... laide... comme... comme Simon Pierka.

CATHERINE. Veux-tu te taire; ça s'rait dans le cas de m'porter malheur; j'aime pas entendre prononcer c'nom là, moi, ç'a m' fait un drôle d'effet; un jour comme celui-ci, surtout, un jour de mariage!

GRÉGOIRE. Faut pas m'en vouloir... c'est dans mon intérêt; c'était, comme on dit, de l'égoïste de ma part, c'était pour que les autres gars n'vous r'gardent pas tant; et que j'taime tout seul.

CATHERINE. Mais si j'étais laide, tu n'maimerais plus alors, bêtas.

AIR nouveau de M. Borsat.

Une fleur, lorsqu'elle est vilaine,
On n'en veut pas, tu le sais bien,
On ne pren l même pas la peine
De la cueillir sur son chemin.
C'est ainsi pour une fillette,
On la traite comme la fleur.
Pourvu qu'elle soit gentillette,
On ne s'informe pas du cœur.

GRÉGOIRE. Dis donc, Catherine, si nous profitons de l'occasion pour faire, comme on dit, d'une pierre deux coups... Si nous profitions

du mariage de M. Jean-Marie pour célébrer le nôtre.

CATHERINE. Voyez-vous ça... Oh! je m' marie pas comme ça moi; il faut que j'massure... et puis, crois-tu, le jour, c'est bien, c'est beau, c'est gentil; mais le lendemain... on ne sait jamais ce qui arrivera, le lendemain. Entre nous, là, nous pouvons bien dire ça, nous; est-ce que tu crois que sic'était, une supposition, moi qui me marie avec m'sieu Jean, est-ce que tu crois que j's'rais pas tourmentée de tout' qu'on dit de lui dans l'pays?...

GRÉGOIRE. Quoi donc?

CATHERINE. On dit qu'il joue.

GRÉGOIRE. A qui?...

CATHERINE. On dit qu'il joue comme ça, à la ville, tout son argent, dans des maisons qui en font commerce, que c'est à faire peur là-dedans; et on en raconte...

GRÉGOIRE. Tiens, j'parierais que c'vieux hibou d'Pierka est pour q'quelque chose là dedans.

CATHERINE. Oh! le méchant homme! Tu sais ben c'qui s'est passé, l'année dernière, dans l'village, à propos d'son mariage manqué?...

CATHERINE. Non.

GRÉGOIRE. Comment tu n'sais pas ça?... Il avait demandé la main de mam'zelle Denise Gautier

CATHERINE. Lui! pas possible?

GRÉGOIRE. Oui, oui. Le gueux était en bon chemin tout d'même; mais il ne savait pas que m'sieu Jean plaisait déjà à mam'zelle Denise, si bien que quand il a définitivement fait sa demande... elle a refusé net.

CATHERINE. Ah! qu'j'aurais fait comme elle!

GRÉGOIRE. Plus tard, il a appris qu' c'était M. Jean-Marie qu'en était la cause, et je n'serais pas étonné...

CATHERINE. Ah bah... Tiens, veux-tu que j'te dise, Grégoire, tout ça, c'est des bruits, v'la tout, ça finira bien, et nous serons tous heureux.

GRÉGOIRE. Et nous aurons une bonne petite maîtresse de plus, et le vieux Pierka enragera tout sou seul; et un de ces quatre matins nous danserons à not' tour à une autre noce...

CATHERINE. Laquelle donc?...

GRÉGOIRE. La not' pardi... Catherine, dis-moi qu'ça sera peut-être, hein?... non, ne m'dis rien, laisse-moi faire; si tu m'laisse t'embrasser, c'est qu'ça sera peut-être, v'la tout... une, deux, trois. (Il l'embrasse.)

CATHERINE, vivement. Peut-être!

GRÉGOIRE, tendant la main à Catherine. Tope là...

CATHERINE. Tope!...

GRÉGOIRE.

AIR nouveau de M. Borsat.

Catherine, si tu veux être
Ma femme, eh! bien, moi je serai
Ton mari?...

CATHERINE.

Mais, j'ai dit peut être...

GRÉGOIRE.

Peut-être, Soit : c'est à ton gré!
Peut-être, c'est plus qu'on ne pense;
Parfois ça veut dire : demain...
Peut-être, c'est de l'espérance
Dans un doux serrement de main!

(Ils se mettent à danser, et à tourner sur le refrain.)

CATHERINE. Ah! mon lait, qui s'en va dans l'feu! et le déjeuner de mam' Marthe!... (Elle lâche Grégoire qui va tomber près de l'escalier; elle court à la cheminée. On entend la voix de Jacques qui appelle. Grégoire!...

GRÉGOIRE, se relevant et boitant. Voilà,

voilà!... (A Catherine, qui rit.) Et tu ris encore!

CATHERINE. R'garde plutôt c'que tu m'as fait faire... tout l'lait répandu; pourvu qu'ça n'sente pas... ouvre donc la fenêtre.

GRÉGOIRE. Et M. Jacques qui m'appelle.

CATHERINE. Ouvre toujours la fenêtre.

JACQUES, paraissant à la porte de la chambre de Marthe. Grégoire! Grégoire!...

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, JACQUES, CATHERINE.

JACQUES. Tu es donc sourd? toi... bavard!... quand j' t'appelle... Catherine, mère Marthe demande son déjeuner; elle va venir le prendre ici... (A Grégoire.) Qu'est-ce que tu as donc à boiter, toi?

GRÉGOIRE. Moi?... rien... monsieur Jacques... rien (il se frotte), c'est tout à l'heure, je me suis cogné...

JACQUES. Tu n'as pas vu mon fils?...

GRÉGOIRE. M. Jean?... non, non, j'lai pas encore vu... (Mystérieusement) Est-ce qu'il n'est pas là?...

JACQUES. Tu vois bien qu'non, puisque j' te demande où il est... allons, tais-toi; assez d' bavardage! tu sais c'que tu as à faire. (Catherine sort avec Grégoire; ils entrent à droite pour aller chercher Marthe.)

SCÈNE III.

JACQUES, seul, s'asseyant à gauche.

Il ne changera pas!... et il profite d'un jour comme celui-ci... mauvais fils! Il me fera mourir!... ah! pourquoi ai-je donné ma parole pour ce maudit mariage?... (Regardant l'heure au coucou.) Non, il ne viendra pas!... il ne viendra pas!! (Il est très-agité; Marthe entre appuyée sur Catherine et Grégoire.)

SCÈNE IV.

JACQUES, GRÉGOIRE, MARTHE, CATHERINE.

MARTHE. J'vous donne bien du mal, mes pauvres enfants? Ah!... mes jambes... mes jambes!...

GRÉGOIRE. N'dites donc pas d'bêtises... de choses pareilles, mam' Marthe... et appuyez-vous ferme...

MARTHE, à Catherine. Il est fort tout d'même!... Savez-vous que j'suis bien heureuse de vous avoir, mes amis?...

CATHERINE. Là!... asseyez-vous... et déjeunez bien vite... v'la vot' café qui vous attend... ne l' laissez pas r'froidir. (Elle va à la cheminée et met le café sur la petite table qu'elle approche près de Marthe.)

MARTHE. J'n'ai pas grand'faim, c'matin : dam, c'est aujourd'hui le grand jour, et ça préoccupe...

CATHERINE. C'est égal... toujours une bouchée... ça vous soutiendra, il faut prendre des forces au contraire.

MARTHE. T'as raison... t'as raison... (Apercevant Jacques qui se promène d'un air inquiet.) Eh ben... qu'est-ce que tu as donc à te promener comme ça, Jacques?

JACQUES. Moi, j'nai rien... j'attends.

MARTHE, déjeunant. Tu attends quoi? ..

JACQUES. Eh! ben... j'attends... j'attends... (A Grégoire qui le r'garde.) Allons, voyons,

Donne-moi donc ma pipe, toi, que j'te demande depuis deux heures.

GRÉGOIRE, à Catherine. Il m'a demandé...

CATHERINE, le poussant. Dépêche-toi donc... tu vois bien...

GRÉGOIRE. Ah oui, c'est vrai... voilà monsieur Jacques.

MARTHE. Mon Dieu, Jacques, ça m'contrarie de te voir c't'air-là... est-ce que tu serais tourmenté?

JACQUES. Mais non... ma mère, vous savez bien que j'suis comme ça... la moindre des choses me taquine... n'faites pas attention.

MARTHE. As-tu déjà vu, Jean, c'matin?...

JACQUES. Non.

MARTHE. Comme il est long à descendre! Grégoire, va donc lui dire de s'dépêcher... J'voudrais ben lui dire bonjour, moi, à cet enfant; j'pourrai peut-être bientôt plus l'embrasser à ma guise... Ah! ça vous avez bien mis tout en ordre, vous savez que nous avons du monde... dis-donc, Jacques... est-ce que tu as invité le voisin Pierka pour le contrat?

JACQUES. J'nai pas pu faire autrement.

MARTHE. Tu as eu raison, va, justement à cause de ce qui s'est passé... faut pas avoir l'air... Ah!... j'y pense... Catherine, écoute donc... as-tu bien fait c'que j't'ai dit pour... tu sais?...

CATHERINE. Quoi donc, mam' Marthe.

MARTHE. Eh! ben... la surprise... pour mon gars... as-tu mis ça à sa portée... qu'il ait pu la voir tout d'suite en entrant dans sa chambre?...

CATHERINE. Oui, oui... j'ai accroché au dessus d'la commode... où il a l'habitude de mettre son chapeau.

MARTHE. Crois-tu qu'il sera content, hein? ah! mais c'est une belle montre!... et qui m'a ben conté soixante écus... ah! on n'marie pas son fils tous les jours... et puis il va être si content... ce cher enfant.

CATHERINE, à part. Pauvre femme!... elle ne s'doute pas... (Haut.) Eh ben, allons donc, mam' Marthe, vot' café va être froid... ce n'est pas gentil ça...

MARTHE. Eh ben, voyons, ne m'gronde pas... j't'obéis... mais fais avertir mon fils qu'il descende.

GRÉGOIRE, qui était à la fenêtre, vient parler mystérieusement à Jacques. Monsieur Jacques... voilà M. Jean... j'viens d'l'apercevoir...

JACQUES. Eh bien! pourquoi m'parles-tu bas? pourquoi c'mystère?

GRÉGOIRE, montrant Marthe à Jacques. Ah! je croyais...

(Jacques lui serre la main affectueusement. — Jean est entré sur la pointe des pieds pour ne pas être entendu. — Arrivé à l'escalier, son père se retourne et le regarde. — Jean s'arrête surpris.)

JACQUES, froidement à Jean. Ah! c'est vous?...

JEAN, avec une franchise affectée. Oui, mon père...

(Il tend la main à Jacques, qui retire la sienne et brise sa pipe de colère. — Ce léger bruit fait retourner Marthe, qui aperçoit Jean.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN.

MARTHE. Eh bien, garçon... tu ne viens pas m'embrasser (Jean va l'embrasser.) On oublie tout aujourd'hui, la tête est ailleurs... oh! j'comprends ça, va... et pourvu que tu m'gardes un p'tit coin dans ton cœur...

JEAN. Ma mère...

MARTHE, l'embrasse. Dis-donc? t'es ben pâle... à c'matin; t'as l'air fatigué...

JACQUES. C'est qu'il aura mal dormi peut-être... cette nuit... il n'aura même peut-être pas dormi du tout.

MARTHE. Ça s'comprend... (Jean.) T'as pensé à elle n'est-ce pas... tu t'es dit toute la nuit... dire que c'est d'main... et puis la joie... l'espoir... le bonheur... enfin le sommeil n'a pas pu venir... c'est égal... t'es ben pâle tout de même... as-tu pris quelque chose c'matin?

JEAN. Non, ma mère, pas encore... mais j'ai besoin de rien...

MARTHE. C'est égal... tu ferais bien de... enfin comme tu voudras... tu sais que tu vas avec ton père chercher ta femme.

JEAN, vivement. Oui, ma femme!...

MARTHE. Oh! l'aime-t-il!... l'aime-t-il!... Ah ça, dis-donc, Jean, va pas m'oublier pour elle... j'suis jalouse, moi, d'abord... j'disais donc que c'est ici qu'on signera l'contract... j'sais ben que c'est pas la coutume de faire venir la future chez le garçon; mais que veux-tu?... avec mes maudites jambes, il m'aurait été impossible d'aller jusque chez elle, et j'aurais été ben chagrine de n' pas assister à ton bonheur.

JEAN. Ma bonne mère!...

CATHERINE. Eh! ben, m'am' Marthe, si vous pensiez un peu à vous, hein!... il faudrait songer à vous faire belle.

MARTHE. Laisse-moi donc... j'ai bien le temps... Dis donc Catherine, il ne m'a pas parlé d' la montre... Jean? écoute donc... franchement, là, je peux bien demander ça... la trouve-tu à ton idée?

JEAN. Oui, ma mère.

MARTHE. N'est-ce pas qu'elle est de bien bon goût?

JEAN. Tout à fait distinguée.

MARTHE. Distinguée... c'est le mot.

CATHERINE, à part. Il croit que c'est de sa fiancée qu'on lui parle.

MARTHE. Oh! j'étais bien sûr qu'elle te plairait... il y a bien longtemps que je pensais à te faire cette surprise-là...

JEAN. Vraiment, vous pensiez...

MARTHE. Oui, oui, j'en ai fait venir ici plusieurs pour choisir.

JEAN, qui ne comprend pas. Ah! vous.

MARTHE. Je l'ai prise un peu riche... parce que...

JEAN. Oh! ma mère croyez bien que ce n'est pas l'argent que j'aime en elle.

MARTHE. Pardine; je m'en doutais ben... c'est pour ça que je t'ai choisie en or.

JEAN. En or?... c'est une manière de parler...

MARTHE. Comment? une manière de parler? le marchand m'a bien assuré que c'était du vrai or... et il ne m'aurait pas trompée.

JEAN. Comment?...

CATHERINE, qui a compris le quiproquo, dit vivement à Jean. Bas. C'est une montre, une surprise de vot' mère.

JEAN. Oui, ah! oui... sans doute, et moi qui ne vous ai seulement pas encore remerciée... que je vous embrasse. (Il l'embrasse.)

MARTHE. C'est un souvenir, vois-tu, mon enfant, garde-le bien longtemps.

AIR: *T'en souviens-tu.*

Et quand pour ta vieille grand'mère,
Ta montre sonnera l'adieu,
Rèdis mon nom dans ta prière,
Pour qu'il arrive jusqu'à Dieu!
En songeant qu'aussi de ta vie
Elle a sommé l'un des beaux jours,
Oh! garde-la bien, je t'en prie,
Mon enfant, garde-la toujours! (bis.)

CATHERINE, à part. Pauvre mam' Marthe! comme ça lui ferait de la peine si elle savait que tout ça....

MARTHE. Mais nous havardons là, nous havardons... et l'heure passe... Voyons, Catherine, aide-moi à me lever... que j'aille mettre ma plus belle robe... car, enfin, il faut tâcher d'être gentille aujourd'hui... Va faire comme moi... va, mon enfant...

JEAN. Oui ma mère. (Jean va pour monter à sa chambre.)

JACQUES, l'arrêlant. Restez un peu; j'ai à vous parler. (A Marthe.) Dites-moi; ma mère; j'vas m'en aller un peu d'avance, j'ai plusieurs amis à voir en route... et Jean viendra me rejoindre...

MARTHE, se disposant à sortir. Eh! bien; c'est ça.

GRÉGOIRE. Voulez-vous mon bras, mam' Marthe?

MARTHE. Ton bras, est-ce que j'ai besoin de ton brae, je suis plus forte que toi... tiens, regarde. (Elle sort avec Catherine.)

GRÉGOIRE, resté avec Jean et Jacques. Oh! l'temps est à l'orage... j' crois que je suis de trop. (Il s'esquite par le fond.)

SCÈNE VI.

JEAN, JACQUES.

JACQUES, avec une colère concentrée. Ça n'finira donc pas?... vous voulez continuer votre genre de vie?

JEAN. Mon père.

JACQUES. Eh! bien, quoi, mon père? Qu'est-ce que vous pouvez dire pour vous défendre? où avez-vous encore été cette nuit? (Jean fait un mouvement.) Oh! ce n'est pas vos colères qui m'empêcheront de parler! — Est-ce que vous croyez que je n' souffre pas, moi de vot' conduite?... Quand j' pense que cette nuit vous avez eu assez peu de cœur pour rester dehors, sans craindre que ça ne vienne aux oreilles de votre nouvelle famille!... Et, si on le savait, qu'est-ce qui arriverait?...

JEAN. Mais...

JACQUES. Mais! mais!... Est-ce que vous croyez que j' n'ai pas vu vot' embarras tout à l'heure avec vot' mère?... Pauvre chère femme, à son âge, qu'est-ce qu'elle serait devenue, si on n' lui avait pas tout caché?

JEAN. Cependant...

JACQUES. Taisez-vous!

JEAN. Eh! mon père! continuez...

JACQUES. Sans doute, que j' continuerai. — C'est vous peut-être qui m'imposerez silence? Et c'est aujourd'hui que vous avez osé encore... tenez!... ça me met dans un état... et vous croyez bonnement que je vous donnerai ma signature à ce mariage? — Vous croyez que j' vais tromper de bons et braves gens qui vous livrent leur fille avec confiance?... Oh! non! j' leur apprendrai tout, j' leur dirai que vous êtes un mauvais sujet, j' leur dirai que si ça n'avait dépendu que de vous, vous auriez déjà fait mourir vot' mère de chagrin. (Baissant la voix pour ne pas être entendu de Marthe.) Je leur dirai que vous m'avez déjà mangé, par votre inconduite, une partie de ce que j'avais amassé en travaillant!...

JEAN. Vous n' direz pas cela, mon père?

JACQUES. Si, je leur dirai! Eh! l' bon Dieu me punirait si j'agissais autrement.

JEAN. On ne vous croira pas!...

JACQUES. Si on me croira. — J' n'ai pas l'habitude de mentir comme vous, moi...

JEAN. Mentir...

JACQUES. Est-ce que ce n'est pas mentir que

LE CONTRAT ROMPU.

de ne pas avoir tenu les serments que vous m'avez faits de vous corriger ? Des serments, vous ?... Et monsieur se trouve insulté !... Oui, cent fois oui, vous m'avez menti !

JEAN, *furieux*. Ah ! mon père...

JACQUES. Eh bien ! quoi, quel est-ce que tu peux me répondre.

JEAN. Une seule chose, mon père, c'est que j'aime Denise Gautier ! et rien au monde ne pourra me séparer d'elle.

JACQUES. C'est pas vrai, tu ne l'aimes pas. Est-ce que tu ne te serais pas corrigé déjà depuis longtemps, si tu l'avais aimée. L'amour vrai fait l'homme honnête.

JEAN. Mais, mon père, qui vous dit que...

JACQUES, *s'asseyant à gauche*. Laisse-moi donc tranquille ! Qu'est-ce qu'on pensera de moi si je te laisse faire ?... On dira : Jacques Durand a laissé marier son fils avec Denise Gautier, parce que Denise Gautier était riche et qu'elle lui apportait de quoi réparer le tort que Jean-Marie avait fait à sa fortune ; voilà ce qu'on dira ! Et j'aurais l'air encore de tremper dans ton affreux marché ! Je ne le souffrirai pas. (*Il va pour sortir.*)

JEAN, *avec désespoir*. Mon père, vous ne voulez donc pas que je me justifie ?

JACQUES. Te justifier ?... dérision !... (*Il rentre en scène.*)

JEAN. Mon père, écoutez-moi, un instant, et quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez. Aussi bien, j'ai besoin de vous dire tout ce que j'ai là, au fond de mon cœur.

JACQUES, *s'asseyant à droite*. Qu'est-ce que tu peux dire.

JEAN. D'abord, laissez-moi m'excuser de l'emportement avec lequel je vous ai répondu ; vous le savez, on n'est pas maître de sa colère, et je m'en repens. Maintenant, savez-vous pourquoi je ne suis pas rentré cette nuit ? Je ne chercherai pas à amoindrir les fautes dont je me suis déjà rendu coupable, mais cette nuit, je suis allé remplir une dette sacrée, une dette d'honneur ! Le jeu m'a dominé malheureusement longtemps, je l'avoue ; mais j'ai rompu avec lui, du jour où je vous l'ai juré sur cet amour qui est entré dans mon âme : j'avais un lien, qui m'attachait à cette société, à ce repaire de faux amis qui m'avaient entraîné, et ce lien, j'ai voulu le rompre, au moment où j'allais vouer mon existence à une femme que j'aimais ; je leur devais de l'argent... C'eût été un poids pour toute ma vie ; une crainte de chaque jour, et j'ai voulu m'en affranchir. Voilà pourquoi je me suis absenté cette nuit, je vous laisse juge ; n'ai-je pas, au contraire, rempli mon devoir, en me libérant pour l'avenir.

JACQUES, *à moitié convaincu*. Ah ! Jean, si tu savais le mal que tu m'as fait ! si tu savais comme j'ai souffert !

JEAN. Mon père, me croyez-vous ?

JACQUES. Ah ! si tu me trompais encore ?

JEAN. Vous verrez... Ah ! si vous saviez comme cet amour m'a changé.

JACQUES. Ainsi, à cette heure, tu es libre... personne au monde ne peut venir un jour...

JEAN. Je suis libre, mon père.

JACQUES, *se levant*. Dis donc, encore une petite question ? C'est un grand jour, que diable ! et on peut bien s'assurer... Dis-moi, tu aimes ta promesse, hein ?

JEAN. Rien ne pourrait me séparer d'elle.

JACQUES. Et autrefois, comme ça, t'a jamais eu d'autres idées.

JEAN. Que voulez-vous dire ?

JACQUES. Enfin... quelque jolie fille ne t'aurait pas plu quelquefois, faut tout savoir, t'entends ?

JEAN. Jamais ! jamais !

JACQUES. Eh ! ben alors, il ne faut donc pas aller comme je disais... je ne sais plus que

penser... moi, je ne sais plus où j'en suis, il trouve des phrases, des mots qui vous bouleversent.

JEAN. Savez-vous ce qu'il faut faire, mon père ? il faut vous calmer un peu d'abord... et puis aller chez M. Gautier dire que je vais venir prendre ma femme pour qu'elle signe au contrat, voilà ce qu'il faut faire.

JACQUES. Tu crois ?

JEAN. Vous verrez que vous ne vous en repentirez pas, mon père.

JACQUES. Ah ! si tu me trompais encore, tu en serais puni. Tu m'as dit la vérité... là vrai ?... Il n'y a plus de père, il n'y a plus de fils... il y a deux amis... là... d'homme à homme... tu m'as dit la vérité ?

JEAN. Oui, mon père.

JACQUES. Songe donc, mon garçon, à tout ce qui serait arrivé par la suite... si... Voyons, donne-moi donc mon chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait... et ma canne ?

JEAN. Voilà, mon père.

JACQUES. Eh ! ben, j'avais courir là-bas ; toi, habille-toi bien vite et viens me retrouver... Dis donc, Jean, tu n'm'en veux pas de tout ce que je t'ai dit ?

JEAN. Ah ! j'n'y pense plus, mon père ; d'ailleurs c'était pour mon bien.

JACQUES. Eh ! ben, c'est ça... j'm'en vais.

(Simon Pierka paraît à la porte.)

PIERKA, *entrant du fond*. Eh ! bonjour, voisins, comment donc qu'ça va c'matin ? Ça va bien, hein ? vous v'là déjà en grande tenue, monsieur Durand ?

JACQUES. Oui, comme vous voyez ; je sortais... je... si vous voulez m'permettre, j'vas...

PIERKA. Comment donc, comment donc... que je n'vous r'tienne pas... Ah ! je v'nais tout bonnement m'assurer au juste de l'heure de la cérémonie, parce qu'entre amis, vous savez, on aime arriver à temps dans les choses.

JACQUES. Eh ! ben, Jean va vous dire tout ça, j'suis forcé de m'sauver. (*A Jean, en sortant.*) Ah ! ça, vraiment, j'tai pas dit d'choses trop dures, hein ?... (*Jean, pour réponse, serre la main de son père, qui sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

JEAN, PIERKA.

PIERKA, *à part*. Que d'amitié !... que d'amitié... Mauvais signe de si grand matin. (*A Jean, qui monte l'escalier.*) Eh ! ben, m'sieur Jean-Marie, v'là donc les choses terminées ! Ah ! quand j'dis terminées, c'est presque... parce que... on n'est jamais sûr de manger l'sanglier que quand il est tué... et encore...

JEAN. C'est pour vous, que vous dites ça.

PIERKA. Oh ! que non, qu'est par pour moi... mais ben pour vous ; pas que j'vous souhaite du mal au moins, que l'bon Dieu m'en garde !... Parce que quand un mariage manque... c'est un crève-cœur pour toujours... (*Fixant Jean*) pour toujours !...

JEAN, *descendant l'escalier*. Comme vous dites ça ?...

PIERKA. Ah ! dan, c'est qu'j'ai des souvenirs.

JEAN. Pourquoi parlez-vous ainsi, aujourd'hui surtout ?...

PIERKA. C'est parce que ça m'rappelle... Mais j'y pense plus, allez, je m'suis fait une raison... A quoi qu'j'aurais servi à ma femme, moi ?... à lui faire peur ?... Eh ! ben, vaut mieux que je reste tout seul... Heureusement que j'ai encore quelques écus pour rire quéquefois... Ah ! mais, j'vous retiens moi, là, et vot' père vous attend peut-être déjà. A quelle heure qu'on signe ?

JEAN. A onze heures.

PIERKA. Ici ?

JEAN. Ici.

PIERKA. Ah ! c'est juste, à cause de mamé vot' grand'mère qu'est malade.

JEAN. Et à midi, tout sera fini.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PIERKA, *seul*.

Allez toujours... allez vot' chemin... mes doux agneaux ! vous n'savez c'qui attend au bout... Il est laid comme une cheuille, il a des cheveux comme des crins rouges, le père Simon Pierka ; mais il a bonne mémoire, il se souvient de tout. Ça se paie, voyez-vous, l'mépris des gens... ça s'paie cher ! (*On entend Catherine qui rit avec Marthe.*) Oui, riez plus fort, amusez-vous en attendant. Je vous donne deux heures de plaisir, jusqu'à ce que vous n'en ayez plus envie... de rire... J'ai un plan soigné ; s'ils s'en sauvent, ils auront du bonheur. Ah ! vous n'avez pas voulu d'moi, ma jolie colombe ; ah ! vous avez fait la dégoutée, belle Denise. Eh ! bien, retenez bien ça ! Vous ne serez pas plus la femme de Jean-Marie que celle de Pierka, c'est moi qui vous le dis. C'est qu'ils ont l'air de narguer, encore, avec leur étronterie. Et puis, jusqu'à ce galopin d'Grégoire qui m'fait des niques !... J'ten ficheraï, moi, des niques, méchant gamin... Ah ! celui-là, il faudra que j'l'écorne un peu, il relève trop la crête !... (*On entend dehors Grégoire qui dit : Les v'là ! les v'là !*) Tiens, c'est lui... avec du monde, sans doute... Al-lons, Pierka, mon ami, encore un peu d'patience... tâche de rire comme eux, ça n'sera pas long... laisse venir... laisse venir, et puis j'ai mon idée... j'ai mon idée !...

GRÉGOIRE, *entre très-joyeux, en courant*. V'là les amis ! v'là les amis ! (*A la vue de Pierka, il s'arrête court en disant :*) Oh !

SCÈNE IX.

GREGOIRE, PIERKA.

PIERKA. Eh ! bien, quoi donc ?... qu'est-ce qui t'prend ? T'as des étourdissements ?

GRÉGOIRE. Moi... oh ! qu'non... je m'porte bien... j'suis content, j'ai du plaisir.

PIERKA. Tant mieux pour toi !

GRÉGOIRE. Et vous, comment qu'ça va ? Vous n'avez pas l'air content !

PIERKA. Moi ?... si fait... si fait... j'suis très-content.

GRÉGOIRE. Tant mieux pour vous !

PIERKA. J'suis peut-être plus content que toi, encore.

GRÉGOIRE, *à part*. Oh ! tu n'dis pas c'que tu penses, vieux porte-épée...

PIERKA. C'est si naturel de partager l'bonheur des amis !

GRÉGOIRE. Alors, ça vous réjouit que not' maître se marie ?

PIERKA. Si ça m'réjouit ?... j'crois bien !

GRÉGOIRE, *à part*. T'en as menti, vieux loup.

PIERKA. Et puis deux jeunes gens comme ça, c'est si bien assorti, ça promet tant pour l'avenir, qu'il faudrait être dénaturé pour ne pas voir ça d'un bon œil.

GRÉGOIRE, *à part*. Vieil hypocrite ! (*Haut.*) Dites-donc, pourquoi qu'vous n'avez donc pas servi de témoin ?

PIERKA. Ah ! j'sais pas, c'est ton maître qu'a choisi ; il a ses préférences, et puis j'connais plutôt son père que lui, t'entends ?

GRÉGOIRE. Oui, oui, oui. (*A part.*) Il enrage comme un dindon plumé.

PIERKA. Il a de belles connaissances, M. Jean. Est-ce qu'il n'y aura pas un nommé Georges Delaroché, à c'te noce?

GRÉGOIRE. Oui, oui, monsieur Georges Delaroché, un médecin, un fameux médecin encore, l'propriétaire du château qu'est à une lieue d'ici...

PIERKA. Un médecin?

GRÉGOIRE. Oui, c'est par goût, à ce qu'il paraît, qu'il a pris c'l'état-là, par conséquent n'avait pas besoin d'ça pour vivre. Ses parents, qui sont morts, lui ont laissé d'la richesse... Ah! on n'en dit qu'du bien partout.

PIERKA. Faut pas toujours s'fier au bien qu'on dit.

GRÉGOIRE. Ah! vous parlez ainsi parce que, par réciprocité, vous n'seriez pas fâché non plus qu'on croit partout l'mal qui s'dit de certains particuliers? pas vrai? — Ah! ce que je sais de monsieur Delaroché, c'est qu'il est aimé de tout l'monde, et que j'suis content pour ma part de le voir être témoin de monsieur Jean.

PIERKA. Ah! il est médecin? tiens, c'est une bonne idée, un médecin ça n'peut pas nuire à un mariage, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, ces jours-là... l'émotion... le plaisir... ça rend quelquefois malade.

GRÉGOIRE. Oh! que non! qu'on n'est pas malade de joie. Il n'y a que ceux qui enragent de pouvoir pas être aussi heureux que l'marié qui seront malades.

PIERKA. Pour qui que tu dis donc ça, petiot.

GRÉGOIRE. Eh! ben, pour les ceux que j'veux dire donc.

PIERKA. Mais qui? achève ton sentiment.

GRÉGOIRE, se moquant. Pour les ceux que vous voudrez! (*Il remonte.*)

PIERKA, à part. Ah! j'te casserai quelque membre un de ces quatre matins.

(On entend dehors le bruit qui annonce l'arrivée de la noce.)

GRÉGOIRE. Tenez, entendez-vous, c'est la fête... regardez donc là-bas... au milieu de tout ce monde... ce beau jeune homme... c'est M. Georges Delaroché, dont j'veux parler.

PIERKA, regardant. Eh bien! il n'a pas l'air gai, ton jeune homme.

GRÉGOIRE, courant à la chambre de Marthe. Madame Marthe! mam' Marthe! Catherine! tout l'monde... la maison, v'là la noce! v'là la noce!

PIERKA, sortant furtivement. C'est le moment.

MARTHE, au dehors. Voilà, mon garçon, voilà, dépêche-toi donc, Catherine.

(Pierka est sorti pendant ce temps.)

GRÉGOIRE, s'apercevant que Pierka n'est plus là. Tiens, où donc qu'il est, l'autre? ah! mais les v'là qui approchent, dépêchez-vous madame Marthe. *Marthe paraît.*

SCÈNE X.

MARTHE. Me voilà, mon garçon, est-ce qu'ils sont là hein?

GRÉGOIRE. Non, mais dans une minute ils seront arrivés.

MARTHE. Catherine, regarde donc s'il ne me manque rien, je ne suis pas chiffonnée! il me semble que mon bonnet est de travers? hein! qu'en dis-tu?

CATHERINE. Mais, non, tenez, regardez. (*Elle lui présente un miroir.*)

GRÉGOIRE, à la porte. Ah! v'là les mariés... madame Marthe.

MARTHE, très-agitée. Tiens, Catherine, prends tout ça... prends. (*Elle lui donne le miroir.*)

SCÈNE XI.

JACQUES DURAND, JEAN MARIE DURAND, GEORGES, JÉRÔME, GAUTIER, DENISE GAUTIER, MARTHE, GRÉGOIRE, CATHERINE, PATSANS, ETC.

CHŒUR.

AIR :

Vive, vive le mariage!
Amis, vraiment, c'est un beau jour,
Quand les époux entre en partage
De la jeunesse et de l'amour.

JEAN, qui se trouve à côté de Georges. Monsieur Delaroché, je vous remercie encore une fois du plaisir que vous avez bien voulu me faire en venant.

GEORGES. Ne me remerciez pas je vous avais promis. (*Jean va causer au fond.*)

JACQUES, qui s'est approché de Georges. Croyez-vous qu'il est heureux, mon gars, hein? Et puis qu'est-ce que vous dites de la future? — elle est bien, vrai?...

GEORGES. Oui, oui... je crois que votre fils sera heureux!

JACQUES. J'veux souhaite la pareille, quand ça viendra.

GEORGES. Oh! je crois que je ne me marierai jamais!

JACQUES. Ah! on dit ça... mais quand on est seul et qu'on n'a plus de famille, comme vous, faut bien s'en faire une. (*Ils continuent à causer bas.*)

JÉRÔME GAUTIER, qui a été près de Marthe avec Denise. Eh! bien, madame Durand, voyons, voyons, est-ce qu'il faut pleurer comme ça, vous savez bien que c'est pour leur bonheur à tous deux.

MARTHE, s'essuyant les yeux. Je le sais bien... je le sais bien... monsieur Gautier, mais ces jours-là, dame; on n'est pas maîtresse de... ah! si je pleure... allez, c'est pas de chagrin toujours.

(Denise embrasse Marthe.)

GEORGES, à Marthe en regardant Denise. Eh! bien, madame Chœl, tout sera donc fini dans un moment?

MARTHE. Oh! combien je vous suis reconnaissante d'être venu, monsieur Delaroché!

GEORGES. Vous pouvez toujours compter sur moi, madame.

GRÉGOIRE, à Jacques au fond. C'est-il le moment, monsieur Jacques.

JACQUES. Oui.

(Grégoire va parler au fond aux paysans.)

GEORGES, bas à Denise, près de laquelle il se trouve. Soyez heureuse, Denise, c'est le seul vœu que je puisse former maintenant.

DENISE. Merci, monsieur.

GRÉGOIRE, aux paysans. Écoutez l'compliment, vous autres.

(Il s'approche de Denise et fait le compliment.)

« Mam'zelle,

« Tant au nom d'nos filles que de nos
« garçons, moi, Batiste-Nicolas-Grégoire,-Bar-
« nabé Pinson, dit l'Oiseau... je viens vous
« féliciter de l'heureuse rencontre que vous
« avez faite en la personne de M. Jean-Marie
« Durand ci-présent, en le prenant pour le
« mari de vot'choix et de vot'cœur et je vous
« souhaite avec la plus sincère franchise de
« not'âme le bonheur et la félicité parfaite que
« vous méritez pour l'avenir, et que vous ayez
« toutes les faveurs du ciel et tout ce qui en
« résulte conséquemment par la grâce du bon
« Dieu... avec lequel nous sommes vos sincères

« et honorés amis et vous embrassons de tout
« cœur. (*On rit.*)

(Les paysans crient.)

Vive la mariée!

JEAN. Maintenant, quand monsieur le notaire vaudra nous donner lecture du contrat.

(Grégoire place la table au milieu du théâtre.)

JÉRÔME GAUTIER. C'est inutile... mon fils... nous en avons déjà pris connaissance, et si vous voulez nous passerons à la signature sans plus différer.

JEAN. C'est le bonheur de ma vie que vous me demandez.

LE NOTAIRE. Quand mademoiselle Denise Gautier voudra...

(Il tend la plume. — Georges qui se trouve près de lui, la prend et la donne à Denise.)

GEORGES, à Denise seule. Denise... êtes-vous bien sûre d'être heureuse avec Jean-Marie.

DENISE, prenant la plume. Je l'aime. (*Elle signe.*)

(En ce moment on voit au dehors, près de la porte, un homme, qui cherche à faire entrer une femme qui tient un enfant dans ses bras. — C'est Pierka et Geneviève Renaud.)

LE NOTAIRE. Au marié...

Jean va pour signer. Geneviève Renaud, poussée par Pierka, entre au milieu de tout le monde et se jette aux pieds de Jean.)

GENEVIÈVE. Et moi, Jean-Marie... et moi.

JEAN, laissant tomber la plume. Geneviève Renaud!

TOUS, surpris. Ah!

GEORGES. Grand Dieu!

TABLEAU.

PIERKA, à Grégoire qui l'a aperçu et qui le regarde avec méfiance. Eh bien! tu ne ris plus, petiot.

LE RIDEAU BAISSÉ.

ACTE II.

Deuxième tableau.

L'ABANDON.

(Un intérieur chez Geneviève Renaud et Jean-Marie; à gauche, un berceau, dans lequel est couchée Marie, l'enfant de Geneviève. — Porte au fond, à droite. Au premier plan à droite, un buffet; au fond, une grande cheminée; près de la cheminée, une petite table, un chandelier dessus. Un miroir à gauche de la cheminée, chaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, seule, près du lit de sa fille.

La journée va finir, et je n'ai pas encore vu Jean, et voilà deux jours qu'il est absent, que je n'ai même pas entendu parler de lui! Que peut-il donc faire, loin de sa maison, loin de son enfant malade? Je ne dis pas loin de moi; car depuis le jour où, cédant à la volonté terrible de son père, il a consenti à me nommer sa femme, depuis ce jour-là, Jean n'a même pas eu pour moi une parole d'affection! Pardonnez-moi, mon Dieu! mais que vous ai-je donc fait pour m'accabler ainsi? Est-ce que j'ai mal agi? Est-ce que je vous ai offensé en réclamant un droit que vous-même m'avez accordé

On me donnant cette chère enfant? (Elle pleure, essuie ses larmes, prend une tasse qui est dans le buffet à droite et donne à boire à l'enfant.) Bois! ma chère, bois... là... pauvre ange! Est-il possible de souffrir pareillement! Voyons, il est cinq heures; c'est dans une heure qu'il faudra lui donner sa potion, le médecin l'a bien recommandé. Il faut que je coure au milieu du village; cette bonne Catherine m'a promis de venir; elle devrait déjà être ici. Je ne peux pas laisser Maria toute seule: J'ai encore un peu de temps heureusement! Où donc ai-je mis l'ordonnance? (Elle cherche l'ordonnance et s'arrête devant le miroir.) Ah! là voilà. (Se regardant dans le miroir.) Comme je suis changée depuis dix-huit mois! comme je suis pâle! Pourvu que je ne tombe pas malade aussi. Que deviendrait-elle? (Silence.) Jean ne vient pas! (On frappe à la porte.) C'est lui peut-être. (Elle va ouvrir.) C'est Grégoire.

SCÈNE II.

GENEVIEVE, GREGOIRE.

GREGOIRE. J'peux entrer, m'aime Geneviève? Vous êtes seule?

GENEVIEVE. Oui, mon garçon; tu viens me voir?

GREGOIRE. Oui, oui, oh! d'abord j viens vous voir... et puis il y a là quelqu'un qui demande s'il peut venir.

GENEVIEVE. Qui donc?

GREGOIRE. Monsieur Jacques Durand; il disait comme ça, il y a longtemps que j'n'ai vu ma bru, faut qu'j'y coure. Il a laissé m'am Marthe avec Catherine, qui m'a dit d'vous dire qu'elle allait venir bientôt, Catherine, et il est accouru avec moi; seulement comme il ne voulait pas entrer comme ça sans savoir si son fils était là... il m'a envoyé en avant pour voir... et... Faut lui dire que vous êtes seule, n'est-ce pas?

GENEVIEVE. Mais oui, dis-lui donc vite, Grégoire, dis-lui que je l'attends.

GREGOIRE, va à la porte et fait signe à Jacques. Monsieur Jacques! (Jacques paraît.)

SCÈNE III.

GENEVIEVE, JACQUES, GREGOIRE.

GENEVIEVE. Ah! c'est vous, mon père?

JACQUES, l'embrassant. Oui, c'est moi, mon enfant.

GREGOIRE. Faut-il que j'm'en aille?

GENEVIEVE. Non, reste, mon ami, tu peux entendre tout ce que nous dirons.

JACQUES. Ah! il en sait déjà assez... Il n'apprendra rien de nouveau.

GENEVIEVE. Mais asseyez-vous donc, mon père, vous devez être las... c'est encore loin de là bas... vous êtes tout en nage.

JACQUES, s'assied. D'abord, comment va la petite?

GENEVIEVE. Toujours de même, ou à peu près... Elle souffre bien, allez... Elle dort un peu dans ce moment-ci, mais cela ne sera pas long... La souffrance la réveillera bientôt.

JACQUES. Comment, il n'y a pas un peu de mieux?

GENEVIEVE. Non, mon père, non... Ah! te peç, j'ai bien peur que... (Elle pleure.)

JACQUES. Allons, voyons, il ne faut pas pleurer; à quoi sert de s'faire du chagrin... ça avance à grand' chose... et puis vous nous exagérez peut-être sa position... Avez-vous un bon médecin?

GENEVIEVE. Mais oui. Il me dit toujours qu'il faut espérer. Moi j'pense que c'est un bon médecin.

JACQUES. Ah! il y a un homme que je voudrais voir soigner cet enfant-là.

GENEVIEVE. Qui donc? nous tâcherons de l'faire venir.

JACQUES. Je ne sais pas si ça serait possible; il demeure à Paris, maintenant il ne vient que très-rarement par ici... Tiens, tu l'connais, Grégoire.

GREGOIRE. Monsieur Georges Delaroche, je parie.

JACQUES. Lui-même. Voilà un garçon de capacité!

GREGOIRE. C'est un brave jeune homme... Autrefois, quand nous le connaissions... il n'avait pas l'air heureux... il n'était jamais gai... maintenant, à ce qu'il paraît, qu'il est ben plus content... Vous savez, m'sieur Jacques, depuis qu'il est marié...

JACQUES. Oui, c'est bon... c'est bon.

GENEVIEVE. Si nous l'faisions venir pour une consultation.

JACQUES. Oh!

GENEVIEVE. Il prend cher, n'est-ce pas?

JACQUES. Lui? Vous n'le connaissez pas, c'est un cœur d'or, il n'voudrait rien... Mais dam, ses occupations qu'il f'tiennent là bas... Il faudrait aller le trouver... et ça n'est pas facile... (Se levant.) Enfin, nous verrons, nous tâcherions de l'faire venir, si quelquefois l'enfant allait plus mal.

GENEVIEVE. Ah! ne dites pas cela, je vous en prie.

JACQUES. Eh ben non parbleu, c'est une manière de parler... J'dis ça, mais elle ira mieux, j'en suis sûr.

GENEVIEVE. N'est-ce pas qu'il n'est pas possible que l'bon Dieu me l'enlève.

JACQUES. Mais non, mais non, ma fille. Allons, voyons, je suis venu dans l'intention de rester quelques minutes, j'vas bientôt m'en retourner.

GENEVIEVE. Eh! ben, mais vous n'fites que d'entrer.

JACQUES. Ah! c'est que j'ai une malade aussi, moi, là-bas, la mère Marthe...

GENEVIEVE. Ah! oui... toujours ses douleurs.

JACQUES. Des douleurs!... il y a ben autre chose que ça; s'il n'y avait que des douleurs; mais j'crois ben que l'cœur y est pour quelque chose... A cet âge là, on est sensible, et elle commence à n'être plus jeune... et puis tout ça tout c'qui s'est passé, ça l'affecte... ça l'affecte... elle aimait tant son fils, la pauvre mère... Enfin, que voulez-vous! il faut prendre ce que nous envoie le bon Dieu, les mauvaises choses comme les bonnes!

GENEVIEVE. Ah! il vaudrait mieux mourir tout d'suite.

JACQUES. Eh ben! qu'est-ce que vous dites donc, Geneviève? Votre enfant est bien malade, c'est vrai... ça vous chagrine et j'comprends vot' douleur.

GENEVIEVE. Oh! il n'y a pas que cela!

JACQUES. Quoi donc, alors? Vous m'avez toujours dit que d'un autre côté, vous n'aviez pas à vous plaindre dans vot' ménage.

GENEVIEVE. Oh! non, je n'ai pas à me plaindre, mon père.

JACQUES. Vous m'avez toujours dit que l'autre vous rendait heureuse; c'est que si je savais!

GENEVIEVE. Ah! oui, il me rend heureuse.

JACQUES. Eh bien! alors, Geneviève, vous n'avez pas l'droit de faire de pareils soupirs... Il faut que vous viviez, vous... c'est ben pour des vieux de parler comme je parle... Qu'est-ce que nous avons à faire sur terre, nous n'avons qu'à attendre le moment d'partir, v'la

tout; et puis, quand on n'a plus grand espoir, quand on est seul...

GENEVIEVE. Comment, seul! Marthe est vot' mère!

JACQUES. Ah! quand j'dis seul, j'm'entends... on est seul, voyez-vous, quand il vous manque. (Il va s'asseoir à droite.) Est-ce que vous croyez que je n'l'aimais pas non plus, moi... (Il éclate en sanglots.)

GENEVIEVE. Mais depuis notre mariage, vous êtes beaucoup mieux ensemble... il a été souven' vous voir.

JACQUES. Lui? il n'a pas mis les pieds à la maison.

GENEVIEVE. Comment? Il m'a dit tant de fois, en sortant d'ici, j'vas passer chez mon père.

JACQUES. C'est qu'il vous mentait, v'la tout. Ah! mais, je n'lui demande pas de venir, il peut rester si ça lui plaît, seulement, moi, il me plaît aussi de n'pas courir après lui; s'il est fier, je l'suis... et nous verrons celui qu'aura l'plus de caractère.

GENEVIEVE. Mais, mon Dieu! puisqu'il n'allait pas chez vous, où donc pouvait-il aller, mon père?

JACQUES, embarrassé. Eh! nulle part!... Il vous mentait, pour le plaisir de mentir; d'abord il n'l'aimait pas, moi, parce que je n'ai jamais voulu souffrir ses volontés. Vous comprenez qu'il n'peut pas m'sentir, depuis que j'l'ai forcé, à la connaissance de tout l'pays, à faire son devoir, en donnant un nom à son enfant.

GENEVIEVE. Pauvre enfant!

JACQUES. Enfin, c'est bon... moi, sa mère, c'est fini... nous avons fait not' temps, heureusement que ça n'a pas mal tourné pour vous!

GENEVIEVE, pensive va s'asseoir. Mais où pouvait-il donc aller?

JACQUES. Geneviève.

GENEVIEVE, éclatant. Ah! il me trompait encore! il me trompera toujours!

JACQUES. Geneviève, vous me trompiez aussi vous-même, tout à l'heure, en me disant que votre mari vous rendait heureuse.

GENEVIEVE. Eh bien! oui, je vous trompais, je voulais me tromper moi-même... mais à présent, je n'en peux plus, je suis au bout de mes forces; il faut que j'vous dise tout... il faut que j'pleure... car vous comprendrez, vous l'aimiez comme moi! oui, depuis le premier jour où je me suis mariée, Jean m'a rendue la plus malheureuse des femmes... pas un mot, pas un regard d'affection, rien... rien que de l'indifférence ou de la colère.

JACQUES. Le misérable!

GENEVIEVE. Ah! voyez-vous, mon père, je crois que c'est un grand malheur que vous avez fait en nous mariant.

JACQUES. Il le fallait, Geneviève.

GENEVIEVE. Et si j'vous disais ce qu'il m'a fait souffrir, vous ne le croiriez pas... Si j'vous disais qu'il m'a laissée des huit jours sans rentrer, sans me donner de ses nouvelles, seule... et qu'à l'heure qu'il est... que je suis là souffrant, pleurant, avec ma pauvre enfant, qui souffre aussi, il y a deux jours entiers que je ne l'ai pas vu.

JACQUES. Mais il veut donc vous tuer, ce... Eh bien! soyez tranquille, j'vas m'en mêler cette fois! Tant qu'il ne s'est agi que d'moi, c'était bien... c'était pour ainsi dire de ma faute, et je me résignais, mais puisqu'il a l'infamie de vous rendre victime de sa méchante nature... je lui ferai bien voir...

GENEVIEVE. Non, non, ne lui dites rien, mon père. On ne sait pas ce qui pourrait arriver... Jean est si violent, vous savez... et puis je crois que ça n'est pas le moyen de l'faire revenir.

JACQUES. Mais cependant... il faut que ça finisse... vous ne pouvez pas vivre ainsi, Geneviève... Il faut que c'gueux-là n'ait pas d'âme...

GENEVIEVE. C'est égal, mon père, il ne faut pas vous en mêler, voyez-vous, ça vaut mieux... Avec un peu de temps, eh bien ! on ne sait pas.

JACQUES. Lui ? il ne changera jamais, l'malheureux ! Eh bien ! en venant ici, il m semblait que j'allais apprendre qu'êque nouveau malheur... j'osais pas entrer.

GENEVIEVE, à Grégoire qui pleure. Tu pleures, mon garçon ; ça te fait d'la peine, tout ça, n'est-ce pas ?

GRÉGOIRE. Oh ! oui, m'am Geneviève, ça n'fait pas d'bien tout d'même... et... (Il vient à mi-haut.) C'est bien naturel.

COUPLLET.

AIR de madame Desgroseins.

C'est qu'voyez-vous, je fus par monsieur Jacques
Toujours traité comme un de ses enfants :
Et chaque année, en voyant fleurir Pâques,
Je sens vieillir mon amitié d dix ans.
De ses bienfaits j'ai conservé l'image ;
Quand j'ai mangé de son pain blanc jadis,
Il est bien juste, allez, que je partage,
Que je partage aujourd'hui son pain bis.

J'aurais jamais cru ça de... Ah ! faut qu'il soit mauvais cœur, pour faire souffrir une sainte et honnête femme comme vous.

JACQUES. Ah ! le malheureux !

GRÉGOIRE, vivement. Mais, m'am Geneviève a raison, voyez-vous, monsieur Jacques, faut pas vous en mêler, ça vaut mieux, ça n'fait peut-être que l'exciter... Tenez, si vous vouliez, moi, par exemple, j'lui parlerai bien ; et s'il voulait m'écouter, j'finirais ben par ne faire entendre...

GENEVIEVE. Il ne t'écouterait pas, va.

GRÉGOIRE. En criant bien fort, pourtant ?

GENEVIEVE. Non, mon garçon, laissons ça à la volonté de Dieu. (Elle va au berceau.)

JACQUES. Il ne vient pas !

GENEVIEVE. Ah ! la petite se réveille, il faut lui donner à boire.

GRÉGOIRE, allant à Geneviève. Attendez, m'am Geneviève, dites-moi où ça est... je vais...

GENEVIEVE. Non, tu ne saurais pas, mon père, venez donc, mon Dieu ! il me semble que Marie... regardez donc !...

JACQUES, s'approche. Non, non, elle n'a rien... elle sourit, au contraire. Je ne la trouve pas mal, j'vous assure ; et penser que son enfant est dans cette position, et qu'il est tranquillement dehors... mauvais père !

SCÈNE IV.

JACQUES, GENEVIEVE, GRÉGOIRE, JEAN.

(Jean est entré sur les derniers mots de Jacques, il a entendu dire « Mauvais père ! »)

JEAN. C'est de moi que vous parlez, ça n'est pas poli...

GENEVIEVE. Ah ! c'est vous, Jean ?

JEAN. Comme vous l'voyez. (Il va s'asseoir à droite et allume sa pipe.)

GENEVIEVE, à Jacques. Mon père, promettez moi de ne rien dire.

JACQUES, avec effort. Je vous l'promets... mais il faut que je parle... car je ne répondrais pas... j'm'en vais... j'm'en vais... (Il embrasse Geneviève. — A Jean.) Vous n'voyez donc pas qu'la fumée de vot pipe fait mal à vot enfant. (Jean pose sa pipe sur le bahut.) Viens, Grégoire.

GRÉGOIRE. Attends... attends... j'm'en vas lui dire un mot avant de partir, moi... (Il s'approche brivement de Jean, d'un ton de reproche.) Monsieur Jean ! (Jean le regarde, Grégoire trouble.) Au revoir, monsieur Jean-Marie.

JEAN. Adieu !

JACQUES. Allons... viens-tu ?

GRÉGOIRE. Me v'là... monsieur Jacques... me v'là... (Jacques et Grégoire sortent.)

SCÈNE V.

JEAN, GENEVIEVE.

GENEVIEVE, après un grand silence. Vous avez l'air fatigué, Jean ? vous n'avez besoin de rien ?

JEAN. Non, merci... mais vous vous trompez, je ne suis pas fatigué du tout.

GENEVIEVE. Vous êtes pâle !

JEAN. C'est possible...

GENEVIEVE. Vous n'êtes pas malade ?

JEAN. Mais non... est-ce que vous allez me faire un crime d'être pâle ?

GENEVIEVE. Non, mon ami... c'est que j'avais peur.

JEAN. Eh ! bien, rassurez-vous ; je me porte à merveille. (Un nouveau silence.)

GENEVIEVE. Je suis bien contente que vous soyez rentre, la petite me cause tant d'inquiétude !

JEAN. Le médecin n'est donc pas venu ! il me semble qu'elle allait mieux.

GENEVIEVE. Oui, mais depuis deux jours, elle est retombée.

JEAN. Ah ! c'est juste.

GENEVIEVE. Car, il y a deux jours que...

JEAN. Parbleu ! j'ai bien entendu... qu'est-ce que mon père est donc venu faire ici ?

GENEVIEVE. Il est venu savoir de mes nouvelles en passant.

JEAN. Ah !... Et vous avez un peu parlé de moi, n'est-ce pas ? je vous ai peut-être dérangé ?

GENEVIEVE. Jean, vous savez que votre père est le meilleur des hommes.

JEAN. Ce n'est pas vous qui en direz du mal ; vous êtes d'accord tous les deux !

GENEVIEVE. Ah ! je n'aurais pas dit un mot, mais vous m'aviez répété que souvent vous alliez le voir... que vous n'éliez pas fâchés... et alors...

JEAN. Alors, il vous a dit qu'il ne m'avait pas vu ? Eh ! bien, il a dit la vérité... que veut-il donc que j'aille faire chez lui ? s'il n'y avait que ma mère, bon, mais aller dans cette maison pour n'entendre que des reproches et des malédictions. J'en ai assez.

GENEVIEVE. Pourquoi m'avoir dit le contraire, alors, mon mari ?

JEAN. Parce que c'était mon idée apparemment... mais tout ça ne m'apprend pas ce qu'il a fait ici pendant deux heures qu'il a dû rester avec vous ?

GENEVIEVE. Il est resté un quart d'heure tout au plus.

JEAN. Un quart d'heure ! un quart d'heure... vous n'êtes pas toujours restés à vous regarder.

GENEVIEVE. Il ne m'a rien dit de mal de vous, mon ami.

JEAN, brusquement. Je n'veux plus le voir ici ? vous entendez ?

GENEVIEVE, se levant. Je n'peux pourtant pas lui dire de s'en aller.

JEAN. Eh bien, je m'en irai tout à fait alors... D'ailleurs, c'est par raison que j'dis ça... La présence d'un tiers dans un ménage, cela n'est

jamais bon, ça peut le désunir ; je parie qu'il vous a encore dit que j'étais un ci un ça, un bandit, un mauvais sujet, un gueux ; oui, un gueux, c'est son grand mot ! que veut-il ? Il voulait que nous fussions mariés, ne sommes-nous pas mariés ? il voulait que je remplisse mon devoir ; j'ai rempli mon devoir... tout est pour le mieux, il me semble, que veut-il ?

GENEVIEVE. Mais il ne veut rien... mon ami, il ne m'a rien dit de tout cela.

JEAN. Laisse-moi donc tranquille ! tu vas me faire accroire qu'il m'a fait des compliments.

GENEVIEVE. Ah ! tenez, Jean, ne me parlez pas ainsi, vous me faites un mal horrible ! (Elle pleure.)

JEAN. Ah ! des larmes !

GENEVIEVE, pleurant. Est-ce que je peux les retenir, moi ?

JEAN. C'est toujours un malheur, voyez-vous, quand on contrarie la destinée... La destinée ne voulait pas que vous fussiez ma femme. (Pierka paraît à la porte.)

SCÈNE VI.

JEANNE, GENEVIEVE, PIERKA.

PIERKA. Est-ce que je vous dérange ? La porte est entr'ouverte, et ma foi j'entre ; faut ben dire un petit bonjour aux amis. Comment que ça va, monsieur Durand ? Et vous, m'am Durand ! Eh ! ben, qu'est-ce que vous avez donc tous les deux ? vous avez l'air drôle !

GENEVIEVE. C'est Marie qui est bien malade !

PIERKA. Ah ! oui, toujours donc ? Et qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Je viens de passer chez M. Jacques... je n'ai trouvé que la mère, il était sorti, à ce qu'on m'a dit.

JEAN. Vous vous serez croisés ; il sort d'ici.

PIERKA, regardant Geneviève. Ah !

GENEVIEVE. Oui... oui... il est venu nous voir un peu.

PIERKA. Eh ! ben, il a dû être content de voir ses deux enfants. Vous voilà donc heureux !... Comme tout ce qui est fait est bien fait ! vous ne vous attendiez pas à cette surprise-là !... Eh ! bien, quoi ! vous y l'a réunis, contents avec une petite fille charmante.

GENEVIEVE. Vous oubliez que cette enfant...

PIERKA. Ah ! ça s'passera, ça s'passera... Ah ! à propos, vous n'savez pas ? m'am zelle Denise Gautier, eh bien, elle est mariée.

JEAN. Mariée ? avec qui ?

PIERKA. J'vous donne en mille ; elle est mariée avec un homme puissamment riche ; elle est à Paris dans un bel hôtel...

JEAN. Avec qui donc ?

GENEVIEVE. Mon Dieu ! Jean, ça l'intéresse donc beaucoup.

JEAN. Moi ?... ah ! pas du tout... c'est pour...

PIERKA. Vous vous rappelez un des témoins de votre premier mariage... Ah ! j'dis premier, parce que c'était tout comme, s'il n'était pas arrivé l'événement ; un médecin...

JEAN. Monsieur Georges Delaroche ?

PIERKA. Lui-même.

JEAN. Ah ! c'est lui !

PIERKA. En voilà une de chance ! Elle était gentille, c'est vrai ; mais enfin qu'est-ce qui aurait dit ?

GENEVIEVE. Il a fallu qu'elle se soit consolée bien vite.

JEAN. Ah ! consolée ! consolée ! on ne sait jamais... les circonstances. (A part.) Ah ! c'est lui !

PIERKA. Ah ! à ce qu'il paraît que ce monsieur Delaroche est jaloux, jaloux... à faire frémir...

de façon qu'elle n'est pas toujours trop heureuse... la petite femme.

JEAN. Ah! bah! Elle est riche! elle est à Paris.

PIERKA. Ça n'est pas ce qui fait l'bonheur... allez, monsieur Jean.

GENEVIÈVE, à Jean qui est devenu pensif. Jean, à quoi penses-tu donc?

JEAN. Moi?

PIERKA. Eh! pardine! mam' Geneviève, c'est tout naturel qu'il soit dans la stupéfaction... tout ça c'est si étrange!... Vous rappelez-vous que j'vous l'avons prédit, moi, m'sieu Durand, quand j'vous disais comme ça qu'on est jamais sûr de manger le sanglier que quand il est tué?

JEAN, sombre. Moi, je m'aperçois d'une chose, monsieur Pierka.

PIERKA, souriant. D'quoi donc?

JEAN. C'est que vous n'êtes pas la bonté en personne.

PIERKA, morne, souriant. Comment, quéque vous voulez dire?

JEAN. Je veux dire que quand il y a moyen de rappeler quelque chose de désagréable aux gens, vous n'en laissez pas échapper l'occasion.

PIERKA. Moi? ah! monsieur Jean! si j'ai eu la moindre mauvaise pensée...

GENEVIÈVE. Non, monsieur Pierka, Jean aurait tort de mal interpréter vos paroles, je lui certifie, moi, que vous êtes un brave et honnête homme.

JEAN. Ne parlons plus d'ça, hein, si vous voulez?

PIERKA. Ah! comme ça vous plaira... mon bon monsieur... j'en souffle plus un mot... d'autant qu'il faut que j'vous souhaite un bonsoir... Je ne faisais que passer, d'autant... et j'vas continuer ma route... Je pousserai même jusqu'à Vendresse, pour un achat que j'ai besoin.

GENEVIÈVE. Mais il est bien tard.

PIERKA. Ah! j'coucherai par là, je r'viendrai demain, au lever du soleil... Allons, bonne santé, mam' Geneviève, sans rancune, monsieur Jean. (A part, en sortant.) Allons, c'est égal, j'en ai planté assez pour que ça germe. (Haut.) Au revoir, au revoir.

(Jean ne répond rien. — Geneviève va conduire Pierka et ferme la porto vivement quand il est parti.)

SCÈNE VIII.

JEAN et GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE. Jean, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous avez changé de visage tout à l'heure, quand Pierka vous a appris le mariage de Denise Gautier?

JEAN. Je ne sais ce que vous voulez dire!

GENEVIÈVE. C'est parce que vous aimez toujours Denise Gautier et que vous êtes jaloux de son mari.

JEAN. Moi! vous me connaissez mal. Mais si j'étais jaloux de lui...

GENEVIÈVE. Ah! j'en suis sûre.

JEAN. Vous êtes folle!

GENEVIÈVE. Ah! non, je ne suis pas folle; je l'ai été le jour où j'ai pensé à vous pour la première fois, et j'expie assez cruellement ma folie... Ainsi, voilà la cause de votre conduite, de votre éloignement, de mon abandon, de votre indifférence, de votre crime! Oui, car c'est un crime de tromper une femme avec aussi peu de cœur que vous l'avez fait! de ne pas même lui laisser une apparence d'espoir... de prendre plaisir à lui faire bien comprendre qu'elle vous est à charge, et qu'elle ferait bien

de se rayer de votre existence, ah! oui, c'est un crime!

JEAN. Geneviève!

GENEVIÈVE. Et moi qui regrettais ce qui est arrivé; qui allais jusqu'à me repentir d'avoir demandé ce mariage, parce que je le croyais un obstacle au bonheur, à l'avenir de celui que j'aimais... Moi, qui donnait à cet homme plus que du dévouement, de l'abnégation de moi-même... et voilà comme il me traite! Il me répond par l'insulte et par le mépris; car c'est mépriser une femme que de la jouer aussi indignement... Eh bien! non, je ne me repens pas. J'ai bien fait de venir réclamer un droit qui m'était dû, après tout. Un droit que vous m'aviez donné, je l'ai pris et j'ai bien fait. Je vous ai pris un peu de votre existence en échange de la mienne, que je vous avais doublement donnée... J'ai volé ce qui m'était dû!

JEAN. Geneviève?

GENEVIÈVE. Je ne vous crains pas, je suis plus forte que vous! Et que pourriez-vous me faire de plus? vous êtes au bout de toutes les tortures...

JEAN. Geneviève, taisez-vous! ne jouez pas avec ma colère!

GENEVIÈVE. Ah! vous avez raison: de quoi peut être capable un fils qui a menti à son père; un mari qui dégrade sa femme; un père qui n'aime pas son enfant!

JEAN, furieux. Mais taisez-vous donc!

GENEVIÈVE. Tuez-moi, si vous voulez; mais je ne me tairai pas: je dis la vérité.

JEAN, la menaçant. Ah! Geneviève, reprenez bien ce que je vais vous dire: vous venez de briser le dernier serupule qui me retenait près de vous... aujourd'hui, je vous quitte, je pars, je pars, entendez-vous, et je ne reviendrai jamais!

GENEVIÈVE. Non. Oh! non, restez, restez, j'aime mieux vous demander pardon! Jean, écoutez-moi... voyons... s'il te reste encore un coin du cœur qui puisse m'entendre, si tout n'est pas éteint dans ton âme; si tu te souviens seulement que je suis au monde, écoute... Ne t'en va pas... par pitié... Je mourrais, si tu me quittais... je t'aime, moi. Je t'ai dit toutes ces choses parce que je t'aime, parce que je suis jalouse de la Denise... parce que je souffre... parce que... Enfin, ce n'est pas ma faute, à moi, si je t'aime toujours! Jean, tu ne me dis rien? tu cherches à ne pas me voir? mais c'est donc de la haine que je t'inspire? Tu ne m'entends donc pas! Jean... à genoux... Tiens, tu vois bien que je suis à genoux!

JEAN. Votre fille, Geneviève!

GENEVIÈVE. Ma fille, mon enfant... Oh! vous avez bien raison, je n'ai plus qu'elle au monde. (Elle va au berceau.) Comme elle est pâle, elle va peut-être mourir. (A Jean, qui est resté pétrifié.) Et vous restez là, immobile, vous ne faites rien... vous ne cherchez pas...

JEAN. Que faut-il donc faire, je suis prêt?

GENEVIÈVE. Ah! je suis folle! je vais mourir aussi! Voyons, que je me souviens, tantôt le médecin... il m'a dit... une potion, oui, c'est cela... Et voilà le moment, il faudrait lui donner... mais où ai-je mis le papier. Ah! là... (Nuit.) Je cours... restez en m'attendant... je reviens... Mon Dieu! faites qu'elle ne meure pas avant que je sois de retour!

SCÈNE VIII.

JEAN, seul, il fait d'abord un violent geste de colère, puis regarde le berceau et va embrasser Marie.

Pauvre enfant!... si je me brisais la tête contre le mur? tout serait fini. Pauvre Geneviève, c'est qu'elle avait raison de me dire toutes

ces choses, elle doit être bien malheureuse. Est-ce ma faute si, malgré moi, je me sens entraîné loin de cette maison. Est-ce ma faute, si je ne puis arracher cet amour de mon cœur. Cet amour sur lequel j'aurais bâti mon avenir. Oui? Denise Gautier m'aurait sauvé du mal... je lui aurais voué ma vie, pourquoi un caprice du hasard m'a-t-il séparé d'elle. Le hasard? oh! non, c'est une volonté qui a conduit, c'est un homme... Et cet homme... Et pardieu; c'est ce Georges Delaroché! c'est lui, je le sens au frissonnement que j'éprouve. Vous avez raison, Geneviève, je suis jaloux... Il est à Paris, m'a dit Pierka; j'irai à Paris. Je veux revoir Denise, et je partirai bientôt, demain, aujourd'hui, tout de suite! Ah! je ne sais pas ce que je ferai, mais il faut que je la revoie. Mais Geneviève; mais... (Il va écrire à la table du fond.) « Geneviève, je pars, ne cherchez pas à me « revoir, je ne reviendrai jamais... » Oh! non, pas ce mot-là. (Il déchire la lettre et en écrit une autre qui finit par:) « Geneviève, je pars, « ne me cherchez pas, et je... je... je suis bien « malheureux.

« JEAN-MARIE. »

(Il tombe accablé sur la table.)

SCÈNE IX.

CATHERINE, JEAN.

CATHERINE, entrant vivement. Me voilà, m'ame Geneviève, ne vous impatientez pas. (Apercevant Jean.) Tiens! monsieur Jean-Marie?

JEAN. Que viens-tu faire?

CATHERINE. Je venais pour aider un peu m'ame Geneviève... Est-ce qu'elle est sortie?

JEAN. Oui... pour un instant; vois donc si l'enfant dort.

CATHERINE. Non, elle est très-agitée.

JEAN. Sa mère est allée chercher de quoi la calmer... Il faut que je sorte un instant... Ah! j'oubliais, remets donc ce papier à Geneviève, quand elle sera revenue... n'oublie pas... c'est une recommandation que je lui fais. (Il lui donne le billet, va pour sortir, puis tout à coup court au berceau, embrasse Marie et sort sans dire un mot.)

SCÈNE X.

CATHERINE, seule, à l'enfant.

Pauvre petite! c'est qu'elle a l'air de bien souffrir. C'est drôle... ça m'a causé un effet de me rencontrer avec M. Durand! Ah! c'est qu'il y a longtemps que j'ai vu... Il avait l'air agité et il était pâle!... Ah! c'est le tourment... quand on a un enfant malade!... S'ils venaient à la perdre, quel deuil dans la maison!... Il faut espérer que ça finira bien!... Il me semble que m'ame Geneviève tarde beaucoup; pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque chose en route! (Elle va à la porte qu'elle entr'ouvre.) Il fait déjà nuit (Elle va à la cheminée et elle allume la chandelle qui est sur la table.) Qu'est-ce que je vois donc la bas, c'est elle que je crois... oui... c'est elle... Comme elle court! la voilà.

SCÈNE XI.

GENEVIÈVE, CATHERINE.

GENEVIÈVE, entrant rapidement sans voir Catherine et courant à sa fille. Pourvu que j'arrive à temps! (Elle lui fait prendre la potion et se met à genoux.) « Marie! sainte « mère de Dieu, vous qui êtes bonne et cha-

« ritable, sauvez mon enfant, sauvez mon enfant! »

(Elle aperçoit Catherine qui s'est mise à genoux et qui prie aussi.)

Merci... Catherine! tu as un cœur de mère!... Mais où donc est Jean? tu ne l'as pas vue, Catherine?

CATHERINE. Si, m'âme, il vient de sortir, et il m'a donné ce papier pour vous.

GENEVIEVE. Qu'est ce que cela veut dire? (Elle prend le papier.) Il y a quelque chose d'écrit! (Elle va pour lire et s'arrête.) Je n'ose pas!...

(Elle lit résolument; jette un cri. — tombe... Désespoir de Catherine.)

ACTE III.

Troisième tableau.

UN JOUR DE MISÈRE.

Le jardin du Palais-Royal. — Chaises à droite et à gauche. — Des promeneurs. — Au fond des enfants qui jouent, — des bonnes, — un troupier qui parle à l'une d'elles. — A droite, endormi sur une chaise, un homme.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR, au lever du rideau.

A Paris la vie est belle;
On y chante et boit souvent,
Tout passe et s'y renouvelle
Comme par enchantement.

Deux hommes traversent le Palais-Royal de droite à gauche... et l'un dit à l'autre :

Ajoutez à cela que le cours de la rente...

(Ils disparaissent à gauche.)

(Passent deux petites ouvrières poursuivies par un jeune garçon... l'aînée dit à l'autre :)

Ne réponds pas, Clémentine... Laissez-nous, monsieur.

(Elles disparaissent à droite, ce jeune homme les suit.)

UNE MARCHANDE DE PLAISIRS. Voilà l'plaisir... demandez du plaisir! (Apercevant l'homme endormi.) Peut-on dormir comme ça en plein jour!... C'est quelque fainnant; il y en a tant dans c'Paris!... V'là l'plaisir. (Elle va au fond.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul.

C'est ici que Pierka va venir. Pourquoi suis-je là, comme toujours? Pourquoi ne me suis-je pas encore débarrassé de cet homme, qui semble me poursuivre à plaisir de ses révélations... et qui doit avoir un but caché?... Malgré moi, j'ai besoin de l'entendre... parce que j'ai peur du passé... parce qu'il a connu Denise Gautier, cet homme... J'ai honte de moi-même... Jaloux!... Je suis jaloux! Ah! c'est qu'en devenant ma femme, Denise ne m'aimait pas, c'est qu'elle aimait encore celui... Oui... elle s'est donnée à moi pour tâcher d'oublier... et j'attends... j'attends toujours... Ah! si elle me trompait!...

(Pierka paraît au fond, aperçoit Georges et s'approche de lui.)

SCÈNE III.

GEORGES, PIERKA.

PIERKA. Me v'là!..

GEORGES. Ah! c'est vous, monsieur?

PIERKA. J'ai du nouveau à vous apprendre.

GEORGES. Parlez vite.

PIERKA. Voilà. Il y a dix mois à peu près que vous êtes marié, pas vrai?

GEORGES. Oui.

PIERKA. Eh! bien, d'puis ces dix mois, il s'est passé bien des choses, allez.

GEORGES. Vous m'obligeriez de ne pas revenir sur cette histoire.

PIERKA. J'vas au but. Il s'passe quelque temps comme ça. On n'entend plus parler de rien. Tout d'un coup c'est un étonnement dans tout l'village. On apprend que M. Jean-Marie Durand, l'ancien prétendu... vous savez... allait s'marier avec son ancienne... celle qu'avait tout débâclé. Ah! il n'y a jamais pardonné... il y a fait payer cher!... C'était, à ce qu'il paraît, quoi, un enfer dans leur ménage.

GEORGES, s'asseyant, à gauche. Ah! c'est affreux!

PIERKA, idem, n° 2. N'men parlez pas!... e'était à faire pitié, quoi. C'était toujours des disputes, des cris, des menaces, des larmes!... et puis, alors, lui, il s'en allait, il la plantait là des semaines entières sans r'venir. Ajoutez à ça qu'ils avaient une pauvre petite enfant qu'était malade... Mais, à ce qu'il paraît, qu'elle va mieux, la petiotte. Enfin, un beau jour, v'là not' gaillard avec mam'zelle Denise Gautier... Alors, v'là sa tête qui déménage, lui qui n'avait en pensée que pour mam'zelle Denise... Vous comprenez ben que ça lui porte un coup. Il quitte le village... il quitte tout... et il vient à Paris, oussqu'il est depuis cinq mois à peu près.

GEORGES, se levant. En êtes-vous bien sûr?

PIERKA, idem. Si j'en suis sûr?... jerois ben... même que l'ai encore vu hier par ici, et qu'il a été assez étonné de m'voir... vous comprenez, moi, j'voudrais pas qu'il vous arrive l'moindre désagrément; et comme j'sais qu'il pourrait ben avoir des intentions... eh! ben... j'vous dis tout ça... d'hon cœur... parce que j'ai connu autrefois madame vot' epouse, et c'était une si agréable personne, que je serais en chagrin si lui arrivait la moindre misère, pas plus qu'à vous.

GEORGES. Vous pensez donc que Jean-Marie serait capable?...

PIERKA. Lui? Ah! on voit bien que vous n'le connaissez pas... il est capable de tout. D'abord, quand on a fait ce qu'il a fait, on peut bien...

GEORGES, à part. Cet homme est étrange!... Pourquoi me parle-t-il ainsi? (Haut.) Pierka, parlez-moi franchement; dans quel intérêt êtes-vous venu vers moi un jour... et m'avez-vous fait toutes ces révélations?

PIERKA. Dans quel intérêt?... parce que j'aime les honnêtes gens et j'aime pas les faux, v'là tout... Il m'a pris envie de vous rendre service... vous avez accepté... eh! ben, tant que vous aurez besoin de moi et de mes oreilles, je suis à vous. Et puis, j'm'ennuie là-bas au pays, j'm'ennuie d'être seul. J'ai pas un ami, moi, pas même une connaissance; personne ne m'parle... et ça m'distrait comme ça de venir un peu à Paris... nous causons un peu... ça m'fait oublier...

GEORGES, à part. Jean-Marie est ici... (Haut.) Quand vous reverrai-je?... Venez me voir un de ces jours... nous causerons... je suis forcé de vous quitter...

PIERKA. Eh! ben, c'est ça... oui... j'irai... En attendant... profitez toujours de c'que j'vous ai dit... moi, j'veillerai de mon côté...

GEORGES. Adieu. Vous n'avez besoin de moi en aucune chose?

PIERKA. Oh! non, merci... j'suis riche... j'ai d'argent... c'est pas ça qui manque.

GEORGES. Adieu. (A part.) Ou bien cet

homme est le génie du mal, ou bien il y a dans son passé une de ces souffrances morales que rien ne peut guérir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

PIERKA, seul.

(Pendant toute la scène de Pierka et de Georges, un homme mis avec une certaine élégance s'est promené en observant Georges, et lorsque celui-ci disparaît, l'homme le suit sans que personne le remarque.)

Allons!... c'est égal; ça fait toujours plaisir de rendre service... ça soulage!... Il m'intéresse, ce bon monsieur Delaroché...

SCÈNE V.

PIERKA, GRÉGOIRE, L'HOMME ENDORMI.

GRÉGOIRE, s'adressant à un promeneur. Monsieur! fait excuse; vous n'pourriez pas m'dire oussque je trouverais le Palais-Royal?..

LE PROMENEUR. Mais, c'est ici, mou garçon.

GRÉGOIRE. Ah! c'est ici!... merci, monsieur... Comment, c'est ça l'Palais-Royal, c'est-il joli! c'est-il joli! (Il regarde de tous côtés.)

PIERKA, regardant sa montre. V'là qu'il n'est pas loin de dix heures, j'vas filer, moi; d'abord, j'aime pas les endroits où il y a beaucoup d'monde.

(Il remonte le fond, et se trouve en face de Grégoire.)

GRÉGOIRE, à part, le reconnaissant. Tiens! le loup-cervier!

PIERKA, de même. Oh! le méchant furet. (Haut.) Toi, à Paris, Grégoire?... Comment donc qu'ça se fait?

GRÉGOIRE. D'abord... je ne trouve pas convenable, vu mes opinions, que vous me tutéyiez.

PIERKA. Ah! bah!... Tu fais l'fier... parce que t'es dans la capitale?

GRÉGOIRE. Et vous, quéqu' vous y faites donc dans la capitale?

PIERKA. De quoi que tu te mêles?

GRÉGOIRE. Je me mêle de ce qui me r'garde, parce qu'on doit toujours s'inquiéter quand on vous voit quelque part.

PIERKA. Pourquoi donc ça?...

GRÉGOIRE. Pourquoi?... Ah! tenez, puisque je vous trouve en face, il faut que j'vous dise tout ce que j'ai là; ça m'pèse depuis trop longtemps. D'abord, primo: je ne vous aime pas!

PIERKA. Ah! j'm'en moque bien!...

GRÉGOIRE. C'est pas étonnant, vous qui n'avez pas une affection. Oh! j'sais ce que vous valez, depuis que j'ai appris certaine chose que vous avez osé faire... Ah! c'est-y affreux, des hommes comme vous!...

PIERKA. Tu vas t'faire, hein?

GRÉGOIRE. Oh! ne m'dites pas de m'taire, parce que j'vas crier bien fort que c'est vous qui avez causé le malheur de toute la famille Durand!

PIERKA. Qu'est-ce que tu veux donc dire? méchant vaurien?

GRÉGOIRE. Vaurien vous-même, entendez-vous... C'est quand on est pervers comme vous l'êtes, qu'on est un vaurien!... Ah! j'en ai appris de belles sur vot' compte!... C'est comme ça que vous agissez, vous, parce qu'une belle fille ne veut pas d'vous!... Dites donc... supposez que j'sois une belle fille, moi... non... mais supposez... est-ce que vous croyez que j'aurais pas mieux aimé cent fois monsieur Jean-Marie qu'un vilain rouge comme vous!

L'HOMME ENDORMI, qui s'est réveillé un peu aux derniers mots de Grégoire. Il me semble qu'on a prononcé mon nom.

PIERKA, à Grégoire. Voudrais-tu t'expliquer un peu au large, chien enragé que tu es?

GRÉGOIRE. Il me semble que c'est clair, puisque c'est m'âme Geneviève qui m'a tout conté... à moi tout seul... même qu'elle m'a dit d'garder le secret. J'vous l'confie à vous,

parce que j' sais que vous avez d' la discrétion et que vous n' le direz pas.

L'HOMME, à part. Geneviève?... (Il écoute.)

PIERKA, à Grégoire. Tu veux donc que je te casse les reins? Tu n'as qu'à continuer.

GRÉGOIRE. J' vous crains pas, vous : le chien enragé, comme vous m'avez appelé tout à l'heure, ça n'a pas peur d'une vipère... ça mord aussi!

PIERKA. Ose donc répéter ce que tu disais, et tu vas voir!...

(L'homme écoute et se rapproche de Grégoire et de Pierka.)

GRÉGOIRE. Vous croyez donc que j' suis assez capon pour avoir peur de vous!... Oui, c'est vous qu'avez fait manquer l' mariage de M. Jean-Marie avec mam'zelle Denise, parce que vous enragiez d'être laid, et que vous n'avez pas pu arriver à vos fins!...

PIERKA. Tonnerre de gredin!... tu vas me l' payer!...

(Il s'élance sur Grégoire, l'homme s'avance et l'arrête de la main.)

L'HOMME. Un instant!

(Grégoire et Pierka reconnaissent Jean-Marie; il est mal vêtu et pâle.)

GRÉGOIRE. M. Jean!... Ah!...

PIERKA. Ah!...

JEAN, à Pierka. Est-ce vrai ce que Grégoire vient de dire?

GRÉGOIRE. Puisque c'est madame!...

JEAN. Allons, tais-toi!

GRÉGOIRE. Oh!... qu'est-ce que j'allais dire? elle qui m'a tant défendu...

JEAN, à Pierka. Est-ce vrai?

PIERKA. Je n'ai pas l'habitude de répondre, quand on m' parle sur ce ton... Tout ce que j' puis dire... c'est que ce galopin-là en a menti!...

GRÉGOIRE. J'en ai menti? moi!... Monsieur Jean, croyez-vous que j'aimais ma vieille mère; croyez-vous que j'oserais faire un faux serment sur sa tombe?... Eh ben! j' vous jure que je tiens de source plus que certaine que c'est c'brigand-là qu'a tout fait.

JEAN, s'élance d'un bond sur Pierka, et le saisit au collet. Misérable!...

(Mais tout à coup la force l'abandonne, il lâche Pierka et tombe sur une chaise.)

PIERKA. Vous voulez donc faire du mal au pauvre vieux Pierka?

JEAN. Je veux te tuer...

(Il porte la main à sa poitrine, Grégoire le fait asseoir à gauche.)

GRÉGOIRE, à part. Mon Dieu!... qu'est-ce qu'il a donc?... Monsieur Jean?

(Pierka se sauve effrayé.)

JEAN, revenant à lui à moitié. Où est-il?... que je me venge!...

SCÈNE VI.

JEAN, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE. Oh!... il est déjà loin, allez... i s'est ensauvé comme un lâche, mais vous comment que vous vous sentez?

JEAN. Mieux... mieux... c'est un étourdissement qui m'a saisi... Ah çà! comment s'fait-il que tu sois ici, à Paris?

GRÉGOIRE, embarrassé. Moi?... Oh!... pour rien... C'est un petit voyage que je suis venu faire... pour me distraire... Mais, c'est de vous qu'il faut parler... Voyons, qu'est-ce que vous me direz de bon?

JEAN. Rien...

GRÉGOIRE. Êtes-vous content? êtes-vous heureux?

JEAN. Est-ce qu'on est jamais heureux, sur la terre?... (Il respire et se lève.) Ah!... je me sens mieux!

GRÉGOIRE. Eh bien! vous ne m'demandez pas des nouvelles de...

JEAN. De quoi?...

GRÉGOIRE. Eh ben!... de là-bas... quoi...

JEAN. Ah! oui.

GRÉGOIRE. Eh ben!... elle n'est pas heureuse, allez...

JEAN. Ah! c'est comme moi.

GRÉGOIRE, à part. Comme il me dit cela!... JEAN. Grégoire, tu ne trouves pas qu'il fait froid?

GRÉGOIRE. Non! nous sommes en été.

JEAN. Ah!...

GRÉGOIRE, à part. Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc?... J' crois qu'il serait inutile de chercher à causer longtemps. J' m'en vas courir vite chez m'ara' Geneviève... lui apprendre ma découverte. (Haut.) Eh ben!... il faut que je vous quitte, monsieur Jean, mais j' vous reverrai... Où donc que vous demeurez?

JEAN. Moi?... rue Saint-Victor, numéro 5.

GRÉGOIRE. Ah! où donc qu'c'est ça?... ah ben! j' demanderais... et je trouverais. Dites donc... moi j' demeure rue Saint-Denis, hôtel du Nord, escalier B, numéro 27. Si vous aviez besoin de moi, vous savez, il faut accourir... vous m' trouverez toujours pour vous rendre service. Allons, au revoir... (Jean ne répond pas. — En s'en allant.) C'est égal... il me semble qu'il a l'air un peu plus doux qu'aut'fois. (Il sort.)

SCÈNE VII.

JEAN, seul.

Il porte la main à sa poitrine. Encore cette douleur!... Ah!... il faut avouer que j'n'ai pas de bonheur en rien!... Tout à l'heure... là... je tenais mon mauvais génie... celui qui m'a conduit où je suis arrivé... j'aurais pu l'étouffer... et les forces m'ont manqué... Impossible... Ma colère n'a été bonne qu'à me faire mal... Ah oui!... c'est la faim... la faim... on en meurt pourtant!... Oh! je n'attendrai pas lâchement cette mort-là, j'n'en veux pas. J'en connais une autre plus foudroyante. (Il montre un pistolet caché sous son habit. — Après un moment de silence) C'est à n'y pas croire!... Je n'ai plus rien... En cinq mois j'ai vu disparaître tout ce que je possédais... j'ai tout vendu, et je suis resté... Je le sentais bien que cet amour me tuerait. Nous verrons, j'attendrai jusqu'à demain matin... et tout sera dit... Je souffre!

(L'homme, qui avait épié et suivi Georges, paraît au fond, regarde s'il n'est pas vu, va à Jean, lui frappe sur l'épaule. Pierre se retourne étonné :)

L'HOMME. Il y a à huit jours, à pareille heure, vous étiez assis devant un tapis vert... l'or ruisselait; vous jouiez comme un furieux... et vous perdiez votre dernier louis... Depuis, vous êtes sans ressources; à peine si vous avez trouvé de quoi manger... Vous souffrez, parce que le jeu était votre passion dominante, et que vous ne pouvez plus la satisfaire.

JEAN. Vous vous trompez, monsieur, le jeu n'est pour moi, depuis longtemps, qu'un moyen de distraction, je ne suis plus joueur. Il y a de ces douleurs si aiguës, que l'on croit souvent ne pouvoir les apaiser qu'en déchirant le cœur. J'ai essayé, voilà tout.

L'HOMME. Oh! nous ne parlons pas la même langue; je ne vous comprends pas, mon cher. Le résultat, s'il vous plaît. Au moment où je vous parle, vous avez même le dessein d'en finir avec la vie... Folie! mon cher, déraison!... on meurt déjà trop vite... Pourquoi tant se hâter?... Il faut plutôt chercher un moyen de recommencer l'existence... Ce moyen, je viens vous l'offrir.

JEAN. Rien! laissez-moi!

L'HOMME. Vous recevez bien vos amis!

JEAN. Mon ami, vous?...

L'HOMME. Sans doute! N'est-ce pas moi que vous avez été heureux de rencontrer il y a cinq mois en arrivant à Paris, moi qui vous ai fait faire votre entrée dans le monde, qui vous ai fait connaître le plaisir, la joie, l'abondance?

JEAN. Et la misère.

L'HOMME. Ingrat!

JEAN. Encore une fois, laissez-moi. Car en-

fin, je ne vous connais pas, j'ignore qui vous êtes!

L'HOMME. Vous allez le deviner... je vous indiquerai la route à suivre... je vous donnerai l'idée... et vous l'exécuterez... Je serai la tête et vous serez le bras...

JEAN. Mais de quoi s'agit-il?

L'HOMME. Il s'agit tout simplement de persuader à un homme que je vous désignerai... que je viens de rencontrer ici, tout à l'heure... que ce qui lui appartient peut nous appartenir aussi.

JEAN. Mais c'est le vol, que vous me proposez-là!...

L'HOMME. Je vous avais bien dit que vous devinez.

JEAN. Je refuse! Avant d'en venir là, je me serai tué, ou je serai devenu fou!

L'HOMME. A votre aise. J'avais besoin d'un ouvrier, vous reculez devant le travail, c'est bien; chacun ses idées. Vous avez peut-être raison, je m'incline respectueusement, et je vous prie d'agréer mes regrets bien sincères. (Il remonte pour sortir.)

JEAN. Encore un mot...

L'HOMME. Allons donc! n'faites donc pas l'enfant!

JEAN. Je n'dis pas que j'accepte.

L'HOMME. Non... mais vous n'dites pas que vous n'accepterez pas. Réfléchissez... Si vous consentez à me servir... trouvez-vous ce soir, à dix heures, au coin de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré... je vous indiquerai le moyen de vivre encore quelques années. (Jean ne répond pas. Il est dans un état violent de surexcitation.)

L'HOMME, en s'éloignant. A dix heures!

JEAN, en s'usseyant à gauche. Je souffre!

Quatrième tableau.

LES DIAMANTS.

Chez Georges. — Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Georges. — A gauche, une toilette élégante; — à droite, premier plan, une fontaine donnant sur un jardin... Au fond, à gauche, une porte donnant dans un salon — au fond, de face, un meuble, bal. — On entend la musique d'un quadrille. — Au lever du rideau, Baptiste, un domestique, apporte un candélabre qu'il place sur la toilette, chaises, fauteuils.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, sortant du salon, au domestique.

Baptiste! demandez à Rose si madame sera bientôt visible?

BAPTISTE. Oui, monsieur. (Il sort.)

GEORGES, seul, il s'assied à gauche. Ce bruit me fatigue!... j'avais besoin de respirer... Ah! je donnerais tout ce luxe pour un seul de ses sourires... Ah! le passé!... Et ce paysan, qui vient encore raviver mon désespoir! ce Pierka!... Eh! bien, que me fait, après tout, que Jean-Marie soit à Paris... En quoi peut-il influer sur ma vie?... Je ne le crains pas... à moins que Denise... Non... oh! non... Denise est aussi pure que les anges!

(Denise sort de la porte du fond à droite.)

SCÈNE II.

DENISE, GEORGES.

DENISE. Vous me demandiez, mon ami?

GEORGES, se levant. Oui, Denise, oui... j'étais inquiet, vraiment; le bal va bientôt finir, et vous n'avez pas paru de la soirée... tout le monde ne sait que penser de votre absence...

DENISE. J'étais si souffrante... Pardonnez-moi, Georges

GEORGES. Madame de Fréville ne pouvait pas

se consoler... vous savez combien elle vous aime!

DENISE. Ah! elle est venue!... elle est si bonne!... ah! que je suis fâchée!...

GEORGES. Et puis, je désirais vous voir aussi... vous qui êtes la plus belle de toutes les femmes de ce bal!

DENISE. Vous me flattez toujours... (Elle s'assied à gauche.)

GEORGES. C'est que je vous aime, Denise.

DENISE. Trouvez-vous pas, Georges, qu'on est bien mieux ici que dans ce vilain salon, où l'on ne peut même pas penser à son aise?

GEORGES. Vous aimez trop la solitude, Denise.

DENISE. Ah! c'est un reproche!

GEORGES. C'est dans votre intérêt seul que je parle.

DENISE. Eh! bien, mon intérêt est de me souhaiter que je sois heureuse, et je suis heureuse loin du monde!... Tenez, aujourd'hui, je suis dans un de ces moments de tristesse... c'est comme si un malheur me menaçait... Ah! j'ai reçu une lettre de mon père, ce matin.

GEORGES, s'usseyant à droite. Ah!... vous ne me l'aviez pas dit... Et de quoi vous parlez-il?... Tout est bien, là-bas?

DENISE. Oui... il est triste aussi, le pauvre père!...

GEORGES. Tenez, Denise, cette lettre est peut-être cause en partie de la mauvaise disposition dans laquelle vous vous trouvez ce soir.

DENISE. Non.

GEORGES. Si, allez... Je l'ai remarqué, du reste; les jours où vous recevez des nouvelles de votre pays, vous n'êtes plus la même... Ah! c'est que ce pays vous rappelle des souvenirs...

DENISE. Ah! Georges!

GEORGES, se levant. Eh! mon Dieu, Denise, ne vous en défendez pas... Je vous comprends... vous savez que je suis résigné.

DENISE. Georges! c'est que mon père est triste, voilà tout.

GEORGES. Eh! bien; mais vingt fois je lui ai proposé de venir se fixer à Paris... près de vous... Pourquoi n'a-t-il pas accepté?

DENISE. Parce qu'il est vieux, Georges; parce qu'il lui faudrait changer ses habitudes... recommencer sa vie... et vous savez, à son âge... on n'aime pas le changement.

GEORGES. Et puis, toujours sa première pensée... il ne voulait pas que vous fussiez ma femme... Il n'a jamais vu notre union avec plaisir... Comme vous dites bien, Denise, il n'aime pas le changement.

DENISE. Georges, vous m'aviez promis de ne plus me rappeler...

GEORGES. Ah! c'est qu'il faudrait que je ne me souvinsse pas moi-même, Denise!... Croyez-vous que je ne souffre pas de votre indifférence?... Croyez-vous que je ne me repente pas parfois de vous avoir presque forcée d'accepter un amour qui vous gêne, et qui vous contraint?...

DENISE. Ah! vous me connaissez donc bien peu, Georges, pour parler ainsi!... Forcée!... ah! n'est-ce pas moi qui ai consenti!...

GEORGES. Oui, pour tâcher d'oublier qu'il avait existé au monde un homme qui s'appelait Jean-Marie Durand!

DENISE. Ah! ne prononcez jamais ce nom-là devant moi, Georges, il me fait trop mal!...

GEORGES. Eh bien! me suis-je trompé? Vous voyez quel effet produit sur vous le nom seul de cet homme... Vous pleurez? vous souffrez, n'est-ce pas?... Ah! vous l'aimez toujours, Denise!...

DENISE, se levant. Moi?... Non, je ne l'aime plus... je ne l'aimerai jamais!...

GEORGES. Mais, vous pleurez, Denise.

DENISE. Je pleure... je pleure... parce que vous me faites du chagrin... parce que vous me jetez toujours au visage, ce passé que je veux oublier... je pleure... parce que vous êtes le plus digne, le plus noble des hommes, que je voudrais vous aimer comme vous méritiez de l'être... et que je suis bien à plaindre... que je suis bien malheureuse!... (Elle pleure et passe s'asseoir à droite.)

GEORGES. Pardon... Denise... pardon!... Voyons, ne pleure pas... écoute... je ne suis pas coupable, non plus autant que tu le crois... je t'aime trop! vois-tu... je suis jaloux!... Oh! si tu savais ce que je donnerais pour que tu me dises: Je t'aime aussi, Georges!... Si tu savais comme je remerciais Dieu, alors... comme je serais bon... comme je serais heureux... comme je serais riche!... Et ce cœur d'ange que tu m'aurais donné, si tu savais comme je l'enfermerais saintement dans le mien, comme je l'adorerais à genoux, comme je vivrais de sa vie, de ses battements!... et comme je le disputerais à Dieu lui-même. (Il tombe à genoux.)

DENISE, entraînée dans les bras de Georges. Georges! Georges!

(Elle retombe en pleurant sur le fauteuil à droite.)

GEORGES, se levant, avec désespoir. Ah! fou que j'étais!... de penser qu'il y avait peut-être pour moi un peu de pitié chez cette femme!... fou que j'étais de penser que je parviendrais à lui arracher ce souvenir... cette passion qui nous tuera tous les deux, Denise... car j'en mourrai, moi, si je ne me bats pas avec votre Jean-Marie!

DENISE, se levant et prenant Georges par le cou. Oh! non! vous ne mourrez pas... je ne le veux pas!... parce que je veux vivre... et que je veux partager la vie avec vous... avec toi... Georges... Est-ce que nous ne pourrions pas trouver encore assez d'avenir, pour nous refaire un peu de bonheur?

GEORGES. Ah!... Denise... ne m'parlez pas ainsi!...

DENISE, s'asseyant à gauche. Si!... Laissez-moi tout vous dire: aussi bien, il y a des moments où Dieu nous fait voir clair dans notre âme... Ecoute, Georges, tu me reprochais tout à l'heure... ma tristesse... mon ennui?... ma tristesse... Mon ennui, c'était de l'amour, de l'amour ardent, de l'amour comme le tien... et cet amour, c'était pour toi qu'il naissait... c'est pour toi qu'il vient d'éclorre... Georges... tu viens de remplir mon cœur!... tu viens de me faire renaître... de me faire revivre!

GEORGES. Ma Denise!...

DENISE. Oh! j'en suis sûre, va, Dieu me le dit!

AIR d'Aristippe.

Où, je vois clair à présent dans mon âme.

Et d'aujourd'hui datera mon bonheur!

Je le sens là, je suis bien votre femme:

Je puis enfin laisser parler mon cœur,

Où, j'ai souffert, où, je fus malheureuse.

Mais votre amour, Georges, a tout effacé,

Et maintenant, où, je suis, bien heureuse,

En vous aimant, oublier le passé. (bis.)

GEORGES, à genoux. C'est vrai, Denise, ce que tu m'as dit là... c'est bien vrai!...

DENISE. Est-ce qu'on ment, quand on aime?

GEORGES. Merci, Denise, merci... tu me fais tout oublier... tu viens de me faire revoir l'avenir!... Et moi, qui me croyais perdu!... moi, qui pensais à mourir!... Oh! pardon, mon Dieu!... j'avais perdu l'espoir, vous me rendez plus que du bonheur. (Rose paraît.)

SCÈNE III.

DENISE, ROSE, GEORGES.

ROSE. Madame...

(Elle s'arrête embarrassée, et va pour sortir.)

GEORGES. Restez, Rose, que vouliez-vous?

ROSE. Je voulais demander à madame si elle mettait sa parure?

DENISE. Quelle parure?

GEORGES. Rien... oh! rien... pas ce soir... C'est inutile, Rose.

ROSE. Mais monsieur m'avait dit...

DENISE. Quoi donc?... Je veux savoir...

GEORGES. Rien... c'est une bagatelle que j'avais fait venir de chez mon joaillier, et que je voulais t'offrir ce soir; mais à cette heure...

DENISE, se levant. Une surprise? oh! je veux la porter... ne fût-ce qu'un instant... Où est-elle, Rose?

ROSE. Dans votre chambre, madame et si vous voulez...

DENISE. Oui, venez, venez, Rose, vous allez me la donner...

GEORGES. Mais c'est un enfantillage, Denise... une autre fois...

DENISE. Non, monsieur, je le veux. (A Georges, mystérieusement.) Tu m'as dit que j'étais belle, tout à l'heure... eh! bien, je veux encore être plus belle pour toi!... Venez, Rose, venez! (Elle rentre par la porte du fond, à droite.)

GEORGES, seul un instant. C'est comme un rêve!

SCÈNE IV.

GEORGES, M. DE FRÉVILLE, Mme DE FRÉVILLE, entrant, du fond, par la porte du salon et voyant Georges.

M. DE FRÉVILLE. Ah! mon cher Georges, je vous cherchais pour vous dire adieu.

GEORGES. Comment, déjà?... Attendez au moins une minute, que Denise vienne vous dire: au revoir.

MADAME DE FRÉVILLE. Oh! que c'est mal de sa part: on ne l'a pas vue de la soirée...

GEORGES. Pardonnez-lui... la suite d'une indisposition... mais tout à l'heure, en lui parlant de vous... je l'ai décidée à paraître un instant... elle va venir...

MADAME DE FRÉVILLE. Comme je vais la gronder!

SCÈNE V.

GEORGES, M. et Mme DE FRÉVILLE, DENISE.

DENISE, croyant Georges seul. Ah! mon ami, c'est charmant!... Tiens... c'est vous, Louise...

MADAME DE FRÉVILLE. Il faut donc venir vous chercher, pour vous dire adieu, encore! (M. de Fréville cause avec Georges.) Mais il est fort tard... Quelle charmante toilette vous avez là!...

DENISE. Vous trouvez?

MADAME DE FRÉVILLE. Mais je ne vous connaissais pas cette parure de diamants.

DENISE. C'est Georges qui vient de me la donner... N'est-ce pas qu'elle est jolie?

MADAME DE FRÉVILLE. Ah! c'est délicieux, de Fréville!... voyez donc comme c'est charmant! que cela va bien!... Ah! que j'en aimerais une pareille...

GEORGES, à de Fréville. Vous entendez, mon ami?

MADAME DE FRÉVILLE. Eh bien! puisque madame a daigné faire acte de présence, nous allons vous quitter cette fois.

M. DE FRÉVILLE. Ah! pardon, je suis un créancier impitoyable... madame avait contracté une dette envers moi, et je viens la sommer de la payer... j'entends encore la ritournelle d'une contredanse, et je veux profiter de mes droits.

DENISE, donnant la main à M. de Fréville. Payez-vous vite, alors.

GEORGES, à Mme de Fréville. Si vous voulez, madame, c'est moi qui serai votre débiteur.

MADAME DE FRÉVILLE. Je ne prête pas à mes amis, je donne.

(Elle donne la main à Georges; — ils entrent dans le salon tous quatre.)

(Pendant cette scène, la porte du salon est restée ouverte. — On a vu un invité regarder du côté des personnages présents en scène, quand ils sortent.

— Cet homme les salue et entre en scène, comme indifféremment. — Cet homme est l'inconnu du Palais-Royal, qui est venu parler à Jean.)

SCÈNE VI.

L'INCONNU, seul.

Il regarde la pièce dans laquelle il se trouve, regarde la toilette et dit. Une toilette, bien! (Il va à la fenêtre, regarde au dehors) Cinq pieds de haut!.. avec un peu d'adresse et de résolution... c'est une affaire faite... (Il regarde sa montre.) Il est temps. (Il se dirige vers le fond pour sortir. — Rose sort de la chambre à gauche, l'inconnu la lorgne un instant et entre dans le salon.)

SCÈNE VII.

ROSE, seule.

Il y a des gens qui sont d'une insolence!.. peut-on lorgner une femme à ce point-là?... En ai-je vu de ce monde, ce soir!.. et quelles drôles de figures... Ah! il n'est pas possible que monsieur Delaroche connaisse tous ces gens-là... Ah! après ça, les uns amènent ceux-ci, les autres amènent ceux-là... et d'amis en amis on arrive bien vite à remplir un salon... mais je n'entends plus la musique... l'heure s'avance... presque tout le monde est parti... (Elle entrouvre la porte du fond.) Madame vient de ce côté avec monsieur... Comme il est aimable! jamais je n'ai vu madame aussi gaie, depuis son mariage. Que s'est-il donc passé? On ne change pas comme ça tout d'un coup sans motif : il y a quelque mystère... il faudra que je demande ça à Baptiste... il m'en apprendra peut-être plus long que je ne pense. Ah! voilà madame...

(Elle feint d'être occupée à ranger.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, DENISE, ROSE.

GEORGES, à Denise. Madame, vous êtes chez vous, je vous laisse; adieu madame!..
DENISE. Au revoir!
GEORGES. Penserai-tu à moi?
DENISE. Toujours!.. et toi?
GEORGES. Plus encore!
DENISE. Va-t'en!
GEORGES. Tu me chasses? (Denise lui donne sont front à baiser).
DENISE. Va-t'en! (Georges sort. — A elle-même.) Comme nous serons heureux!
ROSE. Madame a-t-elle besoin de moi?
DENISE. Non, Rose, non, laissez-moi, j'aime mieux être seule.
ROSE. Oui, madame. (A part, en sortant.) Décidément, je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE IX.

DENISE, seule.

Oui, je veux être seule!.... J'ai besoin de me demander si mon bonheur est bien vrai; j'ai besoin de m'assurer que tout cela n'est pas un rêve; un moment a suffi pour changer peut-être toute mon existence... Oh! Dieu me devait bien cette joie! je souffrais tant!... Comme il a dû souffrir aussi, lui!... pauvre Georges! Que je suis heureuse! que la vie me semble belle à présent. (Elle s'est assise devant la toilette, et a défait sa parure de diamants.) Comme ces diamants me paraissent beaux! C'est lui qui me les a donnés!... (On entend le bruit d'un carreau qui se fend, à la fenêtre du jardin. Denise se retourne.) Ah!... (Le bruit cesse.) Il m'a semblé entendre... non... ce n'est rien... Malgré moi... j'ai peur!... Oh! rien; je n'entends plus rien!... Et que pourrait-il m'arriver, ce soir?

J'entrevois maintenant tant de bonheur dans l'avenir!

(Sur les derniers mots de Denise, Jean, qui est entré par l'ouverture du panneau, s'es glissé près d'elle, souffle la lumière et veut s'emparer rapidement des diamants placés près d'elle.)

JEAN. Que vais-je faire, mon Dieu! voler, je ne pourrai jamais.

DENISE, pousse un cri de frayeur. Ah!

JEAN. N'appellez pas, pardonnez-moi, je m'en vais.

DENISE. Au secours! au secours!

JEAN, reculant tout à coup à la voix de Denise. Cette voix... Où suis-je donc ici?

SCÈNE X.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, accourant aux cris de Denise, un flambeau à la main. J'ai entendu... et...

JEAN. Denise Gautier!... ah!

(Il lâche son pistolet et tombe dans le fauteuil à droite. Le cri que jette Jean en reconnaissant Denise doit faire pressentir que la raison peut l'abandonner d'un moment à l'autre.)

GEORGES, reconnaissant Jean. Jean-Marie, ah!

DENISE. Grâce pour lui, Georges!

GEORGES. Grâce! Vous me trompiez, madame, malheur sur votre amant!

(Denise pousse un cri d'effroi. Il ramasse le pistolet de Jean et se jette sur lui en le couchant en joue.)

JEAN, très-calme. Qui êtes-vous?... Que me voulez-vous?

GEORGES. Ce regard...

JEAN. Où suis-je donc?... Je suis un voleur...

GEORGES. Un voleur! Que veut-il dire?

DENISE. Sa tête s'égaré.

JEAN. Oui... j'ai volé les diamants de Denise Gautier... ils sont là... je les ai... ils me brûlent... j'étouffe... reprenez-les... j'ai besoin d'air... j'étouffe... j'étouffe.

(Denise montre les diamants restés sur la toilette.)

GEORGES. Mais... que dit-il? le malheureux.

JEAN. Cachez-moi... non... je veux sortir, laissez-moi passer que je me sauve... Eh bien, non... faites-moi arrêter. J'ai volé... je suis maudit... Au voleur... au voleur... Arrêtez-moi! Au voleur! (Il sort en désordre.)

GEORGES, s'élançant à sa poursuite, à Denise. Denise, pardonnez-moi mes soupçons. (Il l'embrasse vivement.) Mon devoir est de le sauver maintenant. (Il sort.)

ACTE IV.

Cinquième tableau.

PAUVRE GENEVIÈVE.

Le théâtre représente une mansarde d'hôtel garni; à gauche, un lit; à droite une petite table ronde, chinées. Au lever du rideau, le théâtre est vide. Grégoire entre vivement à droite, au fond; il tombe essouffé sur une chaise à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉGOIRE, seul.

Ah! je n'en puis plus... Tiens, personne, mam' Geneviève n'est pas là. Elle est sans doute allée chercher quelque chose en bas. Ah! ma foi, pour la bonne nouvelle que j'ai à lui donner, elle qui s'attendait à me voir lui

amener monsieur Jean-Marie, ou au moins lui apporter un espoir... si je sais comment je vais lui tourner ça, par exemple...

SCÈNE II.

GENEVIEVE, GRÉGOIRE.

GENEVIEVE, un papier à la main, qu'elle pose sur la petite table. Ah! Grégoire?... Eh bien, tu l'as vu?

GRÉGOIRE. Ah! je l'ai vu... c'est-à-dire... c'est bien vite dit ça, mais c'est pas facile.

GENEVIEVE. Tu n'as pas trouvé, peut-être?

GRÉGOIRE. J'n'ai trouvé personne, m'ame Geneviève; j'ai pas même trouvé l'adresse.

GENEVIEVE. Comment?

GRÉGOIRE. Non, j'suis allé, comme il m'avait indiqué, rue Saint-Victor, n° 5; pas plus de monsieur Jean Durand que sur ma main.

GENEVIEVE. Il a peut-être pris un autre nom?

GRÉGOIRE. Ah! j'ai pensé à ça... j'ai donné des renseignements... j'ai expliqué... j'ai tout dit ce qu'il était possible de dire...

GENEVIEVE. Personne, m'ame Geneviève, personne! J'ai recouru alors au Palais-Royal, où que je l'avais, par bonheur, rencontré hier... Je m'disais... tiens, peut-être qu'il a l'habitude d'aller souvent par là... mais c'te fois, personne. Ah! je n'vous le cache pas, m'ame Geneviève, j'suis tombé dans l' jardin, accablé, sur une chaise... j'étais désolé, quoi... je pensais à vous... à ce pauvre père Jacques qui nous a écrit qu'il arriverait ici à c'matin, et qui ne trouvera personne!

J'étais dans un état!... qu'j'en pleurais là tout comme un enfant de six semaines; que j'en faisais des reproches au bon Dieu, quoi!... et je serais encore anéanti sur ma chaise, s'il n'était pas venu une manière de grande femme qui me dit tout d'un coup : « Votre chaise, monsieur? » Alors je m'suis levé comme réveillé en sursaut; j'y ai jeté ma chaise qu'elle me demandait, je n'sais pas trop de quel droit, et j'suis accouru ici, vous apprendre c'te mauvaise nouvelle, qu'c'est à en perdre la tête... que c'est à... Ah! gieux d'Paris! t'es aussi pernicieux qu't'es grand! et c'est pas toi que j'choisirai pour mon lieu d'habitation; tu m'causes trop d'peine et de tourment!

GENEVIEVE. Encore un espoir perdu!... ah! c'est fini, va, Grégoire, nous ne le verrons plus; il ne faut plus y penser!

GRÉGOIRE. Ah! ma foi, maintenant, j'crois qu'il n'y a plus à compter sur la Providence.

GENEVIEVE. La Providence?

GRÉGOIRE. Faut pas désespérer pourlant.

GENEVIEVE. Nous attendrons encore quelques jours, et nous en retournerons au pays... Tous les trois nous tâcherons d'oublier qu'il a existé... et nous tâcherons de vivre!

GRÉGOIRE. Nous vivrons... nous vivrons, m'am Geneviève, et puis ce pauvre monsieur Jacques resterait donc seul... lui qui a déjà été privé de sa pauvre mère, que la maladie et le chagrin lui ont enlevé, il n'aurait plus personne au monde... Et... et... vot' fille donc, qui vous attend là-bas, au pays.

GENEVIEVE. Oui... ma fille! tu as raison Grégoire... elle me reste du moins... Elle ne me quitte pas... Elle... nous l'élèverons... et... Ah! j'ai besoin de penser à elle... car sans ça!

GRÉGOIRE. Sans ça?

GENEVIEVE. Sans ça! j'crois bien que tu l'en retournerais tout seul, Grégoire.

GRÉGOIRE. Eh ben, qu'est-ce que vous dites donc là? m'am Geneviève? C'est pas bien, ça.

GENEVIEVE, pleurant. Ah! tu n'comprends pas Grégoire?

GRÉGOIRE. Si! que si! que j'comprends. Allez! moi, j'suis pas d'ceux qui chercheraient comme ça, à vous détourner de vot' chagrin en disant : C' n'est rien qu' ça!... Non. C'est des méchants qui parlent ainsi. Moi j'pense que quand l' cœur a une vraie peine, eh ben, qu'il faut l' laisser s' plaindre. Il y en a qui rient,

en voyant des gens dans la souffrance, comme pour dire : ça les distraira. Eh ben non, ils ont tort ! Ils ne savent donc pas qu'ça fait du bien, des larmes, qu'ça soulage ? Moi, je vous comprends bien allez... Et si j'perdais mon mari, j'sais ben que je serais la plus malheureuse des femmes !... Et que j'n'aimerais pas ceux qui m'diraient : ça s'passera. (Il pleure.)

GENEVIEVE. Bon Grégoire !

GRÉGOIRE. Mais également ; si j'avais là, devant moi, une petite enfant chérie qui soit bien gentille, ben mignonne, et m'fasse des sourires et des caresses. Oh alors ! j'penserais plus du tout à mourir, et j'voudrais vivre, au contraire... viv' pour c'te chère petite. Vivre, pour la voir grandir, et ça s'rait une consolation tout d'même de dire. C'est à toi, mon bijou, que je dois de ne plus pleurer... parce que tu m'as donné du courage et de l'espoir, en m'faisant ta petite risette et me baisant sur les deux joues. V'la ce que je me dirais, moi, m'am Geneviève ; et c'est du fond de l'âme que je vous parle... D'abord... comme un frère, comme tout ce qu'il y a d'plus sacré, comme si qu'j'étais vot' mère, enfin !..

AIR de Céline.

Madame, en perdant confiance,
C'est Grégoire qui vous le dit,
Vous offensez la providence.
J'ai du cœur, si je n'ai pas d'esprit :
Dieu ne veut pas qu'on désespère
Quand on a pour argent comptant
Et la sainte amitié d'un père, } (bis.)
Et le sourire d'un enfant :

GENEVIEVE. Ah ! que c'est bien, ce que tu m'dis là !... Grégoire, je t'aimerais toute la vie.

GRÉGOIRE, l'embrasse après un silence. Dites donc m'am Geneviève, si vous voulez m'permettre ; comme vous n'avez pas besoin d'moi pour le moment, j'vas m'jeter un p'tit instant sur mon lit. Ça me defatiguera un peu ; avec ça que j'n'ai pas dormi c'te nuit... J'étais tourmenté de c'te rencontre... J'espérais... Et à ce qu'il paraît que l'plaisir, ça empêche de dormir tout comme le chagrin. Eh ben, c'est ça, hein ?

(Elle se dispose à sortir à droite.)

GENEVIEVE. Oui, mon bon Grégoire, tu dois avoir tant besoin de repos, je te laisse.

GRÉGOIRE. Comme c'est heureux de demeurer près l'un de l'autre ; si vous aviez besoin de moi, vous savez, vous frapperez fort à votre... J'ai pas l'sommeil dur, à revoir. Je suis là.

(Geneviève entre dans sa chambre à droite.)

GRÉGOIRE. Bonsoir, m'am Geneviève... A revoir. S'il arrivait quelque chose, vous frapperiez. Hein ?

GENEVIEVE, de sa chambre. Oui Grégoire, oui.

GRÉGOIRE, seul. Ah ! j'ai besoin de me r'faire un peu, tout d'même ; j'suis éreinté ! (Il s'étend sur le lit.) Et c'est dur leur lit... c'est une pierre... j'aimerais mieux quelques bonnes bottes de paille ; c'est plus naturel au moins ; mais avec leurs planches. Pourvu que j'puisse dormir un brin !

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, JEAN.

(La porte de la chambre de Grégoire s'ouvre brusquement ; — un homme entre comme poursuivi, — ferme la porte au verrou. — C'est Jean-Marie, qui a toutes les apparences de la folie. — Grégoire, un peu assoupi, se réveille en sursaut.)

GRÉGOIRE, se levant. Hein ? qui est-là ?

JEAN. C'est moi !

GRÉGOIRE. Monsieur Jean ? Ah !

JEAN. Chut ! tais-toi, tu me perds !

GRÉGOIRE, stupéfait ne comprend rien, seulement il parle bas. Toute la scène entre Jean et Grégoire doit être jouée à mi-voix. Geneviève ne doit rien entendre. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

JEAN. Ne rien dire. (Il va écouter à la porte.) Ils ont perdu ma trace.

GRÉGOIRE. Qu'est-ce que c'est donc, hein ?

JEAN. Je t'expliquerais tout ; mais pas à présent. Attends. (Il va écouter de nouveau.)

GRÉGOIRE, à part. Qué qu'tout ça veut dire ? Si j'avertissais m'am Geneviève ? Oh non ! comme ça, tout d'un coup, ça pourrait lui faire du mal.

JEAN. Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas ?

GRÉGOIRE. Ah ! j'suis ben content ! Et vous allez rester un peu ?

JEAN. C'est ce que j'allais te demander. Il faudra que tu me gardes deux ou trois jours.

GRÉGOIRE. Tant que vous voudrez.

JEAN. Je te dirai ce qu'il faut faire.

GRÉGOIRE. Ah ! il y a donc quelque chose à faire ?

JEAN. Oui... pour détourner les poursuites.

GRÉGOIRE, ne comprenant rien. Ah !... les poursuites ?

JEAN. Mais oui... Tu ne me comprends donc pas ?

GRÉGOIRE. Si, si, si... (A part.) Je n'comprends rien.

JEAN. Et puis tu m'aideras... nous partirons... loin... si tu veux, je partagerai avec toi...

GRÉGOIRE. Tout ce que vous voudrez.

JEAN. Mais d'abord, il faut du mystère !

GRÉGOIRE. Oui, oui, oui !

(On entend du bruit dans l'escalier.)

JEAN, écoutant. Ecoute ? Est-ce que tu n'entends pas ?

GRÉGOIRE. Dans l'escalier ?

JEAN. Oui... les pas de plusieurs hommes.

GRÉGOIRE. Non.

JEAN. Je te dis que si cache-moi..., je suis perdu ?

GRÉGOIRE, commençant à s'effrayer. Mais qu'est-ce que c'est donc que tout ça, monsieur Jean ?

JEAN. C'est... c'est qu'on vient m'arrêter pour me conduire en prison...

GRÉGOIRE. Vous ! c'est-il Dieu possible ? Mais ça n'se peut pas, ça !

JEAN. Je ne veux pas qu'on m'arrête.

GRÉGOIRE. M'sieur Jean... je n'sais rien..., je n'sais pas c'qui en est... je n'veux rien savoir... mais j'vous sauverai...

JEAN. Il n'est plus temps... les voilà... je les entends...

GRÉGOIRE, frappé d'une idée. Laissez-moi faire. (Jean va écouter à la porte. Grégoire frappe à la porte de Geneviève.) Dites donc, dites donc... m'am Geneviève, il faut que vous cachiez quelqu'un qui est poursuivi... il faut lui sauver la vie, ouvrez ! (On frappe à la porte.) (A Jean.) N'ouvrez pas !... (A l'homme du dehors.) Qu'est-ce qui est là ?... qu'est-ce que vous voulez ?

L'HOMME, du dehors. Ouvrez !

GRÉGOIRE. Attendez ! j'suis couché, je m'lève. (Allant à la porte de droite.) Madame ! madame !..

L'HOMME, au dehors. Ouvrez donc ! c'est un ami.

GRÉGOIRE, ouvre. Oui, un ami ! Voilà, voilà !... il faut bien le temps. (Georges Delaroche entre.)

SCÈNE IV.

GRÉGOIRE ET GEORGES, à gauche, JEAN ET GENEVIEVE, à droite.

GENEVIEVE, sortant de sa chambre. Oui, il faut le sauver ! (Reconnaissant Jean.) Vous, Jean ! qu'avez-vous donc ? comme vous me regardez !

JEAN. Chut ! parlez bas... ils sont là.

GEORGES, à Grégoire au fond. Jean et Geneviève sur le devant. C'est lui ?

GRÉGOIRE. Oui, monsieur Georges !

GEORGES. Tais-toi. (Il écoute à la porte.)

GENEVIEVE, à Jean qui est comme abruti à la vue de sa femme. Jean ? parlez-moi donc ? vous êtes poursuivi, a dit Grégoire ? Expliquez-moi tout, je méurs d'inquiétude...

JEAN. En prison... ils veulent m'y conduire.

GENEVIEVE. En prison ? mais pourquoi, par quelle méprise ?... on se trompe... répondez donc ?

JEAN. Oui, on se trompe... je ne sais pas... pauvre femme ! vous ne pouvez pas le croire, vous... Vous êtes bien pâle aussi ! vous avez souffert ?

GENEVIEVE. Oh ! oui, va, bien cruellement ! mais tu ne me quitteras plus... Sais-tu que j'ai failli mourir, moi, quand tu t'es sauvé de la maison, en me laissant cette affreuse lettre que le démon t'avait dictée ? Et si j'étais morte, qui est-ce qui aurait pris soin de l'enfant ?

JEAN. L'enfant ! ah ! vous avez un enfant ?

GENEVIEVE. Que dis-tu donc, Jean ?

GRÉGOIRE, à Georges. Mon Dieu... est-ce que je devine, monsieur Georges ?... et son père, qui sera ici tout à l'heure.

GEORGES. Ah ! viens... il faut prévenir un nouveau désespoir !

(Grégoire et Georges sortent par le fond.)

SCÈNE V.

GENEVIEVE, JEAN.

GENEVIEVE. Qu'est-ce que tu me dis donc, Jean ? mais oui, notre enfant ! notre petite Marie, ta fille.

JEAN. Laissez-moi... je n'ai pas de fille, moi, non... pauvre petite !... elle maudirait son père !... non je n'ai pas d'enfant... si j'en avais un... je le tuerais !

GENEVIEVE, poussant un cri. Ah !

JEAN. Oui, je la tuerais, puisque je suis un voleur !

GENEVIEVE. Mon Dieu !... la folie... ah !

(Elle tombe sur une chaise à gauche.)

JEAN. Mais vous êtes bonne vous, madame, vous ne me dénoncerez pas ; je resterai ici toujours, là ; vous direz que je suis votre frère et je vous aimerai bien.

GENEVIEVE. Etait-ce ainsi que je devais le revoir, mon Dieu !

JEAN, prenant une chaise. Ecoutez ; je vais tout vous dire... J'ai été bien coupable, allez... J'aimais Denise Gautier, je ne sais pas pourquoi, mais cet amour était devenu ma vie... on m'a séparé d'elle... alors j'ai été malheureux... j'ai tout oublié... le désespoir m'a égaré... je suis devenu criminel.

GENEVIEVE. Pitié ! pitié !...

JEAN. Vous pleurez !... ah ! je vous disais bien que vous étiez bonne... mais je ne sais pas ce qui s'est passé en moi... seulement, je me suis souvenu qu'il y avait au monde une pauvre femme que j'avais abandonnée, et qui a dû être bien malheureuse aussi !

GENEVIEVE, *pleurant*. Oh! oui, bien malheureuse!

JEAN. Ne pleurez donc pas, puisque ça me fait de la peine... je me suis repenti, du fond de mon cœur... elle s'appelait Geneviève... Geneviève Renaud; elle ne me pardonnera jamais le mal que le lui ai fait... mais je l'aime; je n'aimerai plus jamais qu'elle!

(Ici Georges et Jacques paraissent au fond.)

JACQUES, *en pleurant, veut s'élançer vers Jean*. Mon fils... mon pauvre Jean!

GEORGES. Prenez-garde, une émotion trop violente pourrait nous enlever tout espoir.

GENEVIEVE *se levant*. Jean, regarde-moi, je suis Geneviève, je t'aime aussi et je te pardonne!

JEAN. Vous ne me dénoncerez pas... vous me le promettez (*Apercevant Georges, Grégoire et Jacques qui s'avancent*) A Geneviève. Ah! vous m'avez trompé aussi! laissez-moi! (*A Georges et à Grégoire*) Vous venez m'arrêter... Qu'est-ce que je vous ai fait?... Ah! oui, je me souviens...

GEORGES. S'il le reconnaît, je réponds de lui, il est sauvé.

JEAN, *à Jacques*. Ah! vous, monsieur... cachez-moi, emmenez-moi loin d'ici... ils veulent me prendre, et, par pitié... par pitié, ne dites rien à mon père; il en mourrait. (*Il se met aux genoux de Jacques*.)

GENEVIEVE. Ah! plus d'espoir!

GEORGES. Dieu s'est chargé de la punition, Dieu seul peut le sauver maintenant.

(*Le rideau baisse.*)

ACTE V.

Sixième tableau.

LE PARDON.

Le théâtre représente le devant de la ferme dont on a vu l'intérieur au premier tableau. — La campagne au fond. — A droite, un banc de gazon; près de la maison, des outils de jardinage et une hache. — Une espèce de tonnelle à gauche. — L'entrée de la maison à droite. — Au lever du rideau, Geneviève est assise près de la tonnelle accablée et chagrine. Georges Delaroché regarde la maison à droite avec une grande attention, puis vient à Geneviève.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, DELAROCHE, GENEVIÈVE.

GEORGES. Et vous dites que depuis votre retour ici... il n'a jamais consenti à voir son enfant?

GENEVIEVE. Non, docteur... et souvent quand j'ai prononcé devant lui le nom de Marie... j'ai vu son visage prendre une telle expression de colère que j'ai tremblé malgré moi pour ma fille...

GEORGES. Et vous croyez que si elle paraissait à ses yeux...

GENEVIEVE. Oh! jamais, monsieur, jamais!... Il a dit qu'il la tuerait!... je l'ai fait éloigner d'ici... et comprenez-vous mon chagrin, vivre ainsi pendant un an... forcé de me séparer de mon enfant, parce que son père...

GEORGES. Je lui ai entendu prononcer parfois le nom de Pierka...

GENEVIEVE. C'est lui qu'il accuse de son malheur...

GEORGES. Son malheur! que veut-il dire en parlant ainsi?...

GENEVIEVE. Oh! ce serait long à vous expliquer... C'est cet homme, ce Pierka, qui par ses conseils m'a poussée à rompre ce contrat, et a quitté le pays pour toujours depuis que nous y sommes revenus.

GEORGES. Oui... je comprends tout... Écoutez-moi bien, madame... écoutez-moi avec calme et religion... il y a de ces moments où Dieu nous éclaire, nous autres qu'il a chargés d'une si grande mission sur cette terre... il y a aussi des moments où l'on doit mettre toute sa confiance en nous... Croyez-vous que je vous sois dévoué?...

GENEVIEVE. Comment douter de votre amitié?

GEORGES. J'ai juré que je sauverais Jean-Marie... et j'espère être arrivé à mon but... encore une fois, croyez-vous en moi?

GENEVIEVE. Comme en mon père...

GEORGES. Eh bien... aujourd'hui même, si mon inspiration ne me trompe pas... votre mari recouvrera la raison en embrassant sa fille...

GENEVIEVE, *se levant*. Que dites-vous, mais c'est impossible; vous savez bien que c'est impossible.

GEORGES. Cela sera avant une heure; dans quelques instants peut-être votre petite Marie sera ici... et son père sera sauvé.

GENEVIEVE. Vous me faites trembler...

GEORGES. C'est une trahison de ma part, n'est-ce pas?... mais une trahison dans laquelle M. Jacques Durand, votre père, est mon complice... car c'est lui-même qui est allé chercher l'enfant et qui va l'amener.

GENEVIEVE. Oh! j'ai peur...

GEORGES. Croyez-vous donc que Dieu ne veuille pas sur ses anges?... croyez-vous donc qu'il n'arrêterait pas le bras d'un père prêt à frapper sa fille?... Oui, si vous avez confiance, vous me permettez d'agir, car, je le sens... c'est ce Dieu qui m'inspire!... (*La porte de la maison s'ouvre à droite.*) Je l'aperçois... laissez-moi seul avec lui et priez...

GENEVIEVE, *sortant à gauche*. Oh!... avec toute mon âme! (*Elle sort*.)

SCÈNE II.

JEAN et GEORGES.

(A la vue de Georges, Jean fait quelques pas en arrière comme pour se sauver. — Georges lui tend la main, et Jean, dont la physionomie s'est calmée peu à peu, lui donne la sienne.)

GEORGES. Vous savez bien que je suis votre ami...

JEAN. Oui... peut-être... (*Il regarde à l'en-tour s'il ne voit personne*.)

GEORGES. Nous sommes seuls...

JEAN. Ils ne m'ont pas encore arrêté...

GEORGES. Pourquoi vous arrêter?

JEAN. Vous ne savez donc pas?...

GEORGES. Quoi?...

JEAN. Les diamants...

GEORGES. Eh bien?

JEAN. Eh bien, je les ai volés.

GEORGES. Mais non... ce n'est pas vous...

JEAN. Ce n'est pas moi?... ah! il est fou....

GEORGES. Non, vous dis-je... un misérable bandit dont la justice s'est bientôt emparée... a voulu mettre à profit votre misère et votre

désespoir... mais vous vous êtes arrêté au moment de succomber...

JEAN. Non, vous vous trompez... taisez-vous... je vous dis que j'ai volé les diamants de... de... de qui donc?... j'en me souviens pas à qui ils appartenait; mais je les ai bien volés...

GEORGES. Où sont-ils?...

JEAN. Je les ai cachés... ils sont bien beaux, allez... j'avais faim!... je souffrais et je me suis déshonoré... heureusement que je n'ai plus de famille... la honte est pour moi seul.

GEORGES. Je croyais que vous aviez un père.

JEAN. Non... il est mort de désespoir...

GEORGES. Mais votre femme qui vous aime... que vous aimez, n'est-ce pas?...

JEAN. Il y a six mois que je l'ai perdue, ma pauvre Geneviève... elle est morte en me pardonnant... Oh! j'ai bien pleuré depuis, allez... j'ai senti que ma vie s'en allait avec la sienne... j'aurais été si dévoué pour elle... elle aurait oublié le passé... Elle est partie pour toujours...

GEORGES. Ainsi, vous n'avez plus personne au monde.

JEAN. Personne!...

GEORGES. Vous vous trompez... il vous reste...

JEAN. Personne, vous dis-je!...

GEORGES. Il vous reste Marie... votre petite fille...

JEAN. Non... je n'ai pas de fille!... qui vous l'a dit?...

GEORGES. Je la connais, cette chère enfant... je l'ai si souvent embrassée.

JEAN. Ah!... eh bien, oui, elle existe... elle... mais elle est loin d'ici...

GEORGES. Pourquoi?

JEAN. Parce que je ne dois jamais la voir... Elle apprendrait tout... elle braiterait mon infamie sur mon front... elle me renierait pour son père... elle me maudirait... et alors... alors... j'aimerais mieux la tuer!

GEORGES. Quelle affreuse parole! Jean...

JEAN. Oui, la tuer... mais elle ne saura rien... je ne la verrai jamais... jamais... comprenez-vous monsieur, je n'embrasserai plus mon enfant... je saurai qu'elle grandit loin de moi... qu'elle est belle, fraîche et aimante... et je ne la verrai pas... je pleurerai tout seul dans un coin... je... mais j'aime mieux pleurer moi... que de rougir devant elle... que de la voir rougir devant moi...

GEORGES. Mais...

JEAN. Ne me dites rien... non, je vous dis que'elle me... Ne m'en parlez jamais!... j'aimerais mieux...

GEORGES. Et si Dieu voulait que votre enfant fût près de vous... si votre petite Marie était appelée par lui à changer votre existence de malheur, à verser dans votre âme le baume sacré de la vérité... si elle venait à vous rayonnant de candeur et de pureté vous diré: Père, je suis ta fille et je t'aime!...

JEAN. Non... Jamais... est-ce qu'elle peut m'aimer d'ailleurs... Et puis vous vous trompez... je n'ai pas d'enfant.

(Ici on aperçoit à gauche Geneviève, Jacques, Grégoire et Catherine. Jacques tient Marie dans ses bras.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, JACQUES, GRÉGOIRE, CATHERINE, MARIE.

GEORGES, *apercevant Marie dans les bras de Jacques*. Si... puisqu'elle est là...

JEAN, *se détournant de Georges*. Là... où donc?... ah! ça, prenez-garde... vous dites

qu'elle est là... où me cacher... où fuir?... honte sur moi!... Je suis un... mais je vais devenir fou...

GEORGES. Je vous dis qu'elle est près de vous, que vous allez la voir.

JEAN. Non... je ne veux pas... ou malheur!..

GEORGES, *courant à Jacques des bras duquel il prend Marie et l'amène devant Jean.* Dieu de bonté, sois avec nous!.. Marie embrasse ton père...

MARIE, *tendant ses bras vers Jean.* Petit père?..

JEAN. Sa voix... C'est sa voix?... elle sait tout... Je n'oserai jamais la regarder.

MARIE. Père...

JEAN. Encore... c'est le remords qui me saisit... qui me brûle... ils l'ont voulu, les infâmes! plutôt la mort pour nous deux!..

(Il s'élançait furieux vers la maison, prend une hache et s'avance vers Marie, puis s'arrête tout à-coup,

il recule, la hache lui tombe des mains. Marie lui tend toujours les bras.)

GENEVIÈVE, *poussant un cri.* Ah!..

JACQUES. Mon fils, pitié...

GEORGES. Priez!..

JEAN. *il va s'asseoir sur le banc de gazon, à Marie.* C'est bien toi... Marie...

MARIE. Oui, papa.

JEAN. Tu ne me fuis pas?... tu ne maudis pas ton père?..

MARIE. Oh! non...

JEAN. Non?... non?.. *(Il s'avance vers elle.)* Est-ce que tu voudrais m'embrasser?

MARIE, *se jetant dans les bras de son père.* Oh! oui... oui... papa.

JEAN. Ah!... encore... encore... ma fille... ma fille... Mais qu'est-ce que j'éprouve? je n'ai jamais ressenti... *(A Georges, qu'il aperçoit près de lui.)* Ah!... monsieur Delaroche. Je suis bien heureux... Je sais votre nom, allez... *(Il embrasse encore une fois Marie. Serre la*

main à Georges, et va vers son père.) Mon père!...

(Il s'incline devant lui avec crainte et respect.)

JACQUES, *lui tendant ses bras.* Mon fils. *(Il l'embrasse.)*

GRÉGOIRE, *s'avançant vers Jean avec Catherine.* Monsieur Jean-Marie, nous sommes aussi un peu de la famille... n'est-ce pas?... et une poignée de main ne nous ferait pas de mal...

JEAN. Grégoire... Catherine... mes bons amis.

(Il se trouve alors près de Geneviève, va pour lui parler, s'arrête sans oser dire un mot. — Il courbe la tête comme honteux de son passé. — Tout-à-coup il lève la tête, va prendre sa fille Marie par la main, et l'amène devant sa mère en disant :)

Marie... demande pardon... pour moi à ta mère...

(La petite fille s'agenouille instinctivement devant Geneviève. — Geneviève la couvre de baisers en regardant Jean-Marie, qui serre la main à Georges. Tableau à composer pour le baiser du rideau.)

(On peut supprimer tout le chant sans nuire à l'action de la pièce.)

77061

FIN.

N.º d' Invent:

1849

